

LA DIALECTIQUE VERTICALE ET LA DIALECTIQUE HORIZONTALE:
UNE THEORIE DU LANGAGE SOCIAL

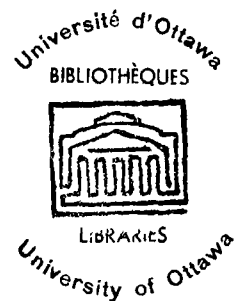
par

JEAN BISSON

Thèse présentée à
l'Ecole des Etudes supérieures de
l'Université d'Ottawa
en vue de l'obtention du diplôme de
Maîtrise ès arts en Sociologie



OTTAWA
1972



UMI Number: EC55536

INFORMATION TO USERS

The quality of this reproduction is dependent upon the quality of the copy submitted. Broken or indistinct print, colored or poor quality illustrations and photographs, print bleed-through, substandard margins, and improper alignment can adversely affect reproduction.

In the unlikely event that the author did not send a complete manuscript and there are missing pages, these will be noted. Also, if unauthorized copyright material had to be removed, a note will indicate the deletion.

UMI[®]

UMI Microform EC55536
Copyright 2011 by ProQuest LLC
All rights reserved. This microform edition is protected against
unauthorized copying under Title 17, United States Code.

ProQuest LLC
789 East Eisenhower Parkway
P.O. Box 1346
Ann Arbor, MI 48106-1346

TABLE DES MATIERES

Chapitres	Pages
I. DIALECTIQUE HORIZONTALE ET DIALECTIQUE VERTICALE	4
1. Introduction	4
2. Les hypothèses	7
- Première sous-hypothèse	11
- Deuxième sous-hypothèse	18
- Troisième sous-hypothèse	25
II. QUELQUES REFLEXIONS D'ORDRE EPISTEMOLOGIQUE	34
1. Introduction	34
2. Les conditions et les idées épistémologiques qui ont favorisé le développement des sciences abstraites et objectives	40
III. LA DIALECTIQUE HORIZONTALE: OPERATION DE L'ESPRIT HUMAIN .	50
1. Introduction	50
2. L'action téléologique et le temps nul	55
3. Le caractère téléologique de la dialectique horizontale	58
4. L'ambivalence du fait humain	63
IV. VERS UNE CONCEPTION DIALECTIQUE DU LANGAGE SOCIAL	69
1. Langage ou communication	69

TABLE DES MATIERES

3

2. Le langage social 77

3. La communication sociale: élément fonctionnel
du langage social 81

4. Conclusions 84

BIBLIOGRAPHIE 90

CHAPITRE PREMIER

DIALECTIQUE HORIZONTALE ET DIALECTIQUE VERTICALE

1. Introduction

Dans ce travail, nous nous proposons de contribuer à l'approche dialectique de la dynamique sociale. Nous voulons montrer qu'il y a en fait deux façons complémentaires d'étudier la réalité économique: il y a, d'une part, la perspective verticale qui tend à réduire le social à sa dimension économique et, d'autre part, la perspective horizontale qui tend, comme nous le montrerons dans cette thèse, à réduire l'économique à sa dimension sociale.

A l'analyse des rapports de production, nous ajoutons l'analyse des rapports entre la production et la consommation. Ces derniers rapports sont dits horizontaux, dans le sens que l'écologie sociale y joue un rôle de premier plan. Cela ne surprend guère, car l'industrialisation et l'urbanisation sont génétiquement liées. En effet, l'urbanisation peut être vue comme un processus de dichotomisation, par lequel l'écologie sociale s'est différenciée en un milieu de consommation familiale et en un milieu de production orienté vers le marché et intimement associé à la société politique (ou publique).

La nécessité de préciser la dimension horizontale de la dialectique sociale se fonde, selon nous, sur le fait que l'opération

dialectique verticale n'est pas une constante sociologique. Certains sociologues peuvent prétendre que la stratification sociale est universelle, mais nous les défions de vérifier leur thèse à partir d'une seule définition de la stratification sociale. Il est peut-être fort commode de changer ses critères d'analyse selon le type de société envisagé, mais cela constitue, d'un point de vue scientifique, un abus méthodologique. Si l'on pouvait atteindre une définition universelle de la stratification sociale, l'on pourrait admettre théoriquement que toutes les sociétés sont stratifiées. Il y a cependant un fait qui rend illusoire une telle tentative: dans les sociétés que l'on tient habituellement pour stratifiées, le statut social d'un individu est fonction de la position que sa famille d'origine occupe dans la structure sociale, alors que dans les sociétés que l'on tient habituellement pour non-stratifiées (soit les bandes primitives), le statut social est défini par la position que l'individu occupe dans la structure familiale, et cette position est fonction de l'âge et du sexe. Selon nous, cette différence fondamentale que l'on observe dans la détermination des statuts sociaux nous amène à admettre que toute définition de la stratification sociale ne peut pas se vérifier universellement. Alors, il devient vital pour la théorie qui se veut vérifiable, de postuler l'existence de sociétés non-stratifiées.

Et même si toutes les sociétés étaient stratifiées, certaines d'entre elles le seraient si peu que l'on est en droit, d'un point de vue théorique, de les tenir pour non-stratifiées. C'est en partant d'un postulat semblable que Marshall D. Sahlins a entrepris son étude comparative de la stratification des sociétés polynésiennes. Il a démontré

que la stratification sociale varie proportionnellement à la quantité du surplus économique et à la richesse de l'environnement quant à ses denrées alimentaires et quant aux conditions favorables à la production¹. Il faut surtout retenir ici que l'émergence de la dialectique verticale dépend de la présence de certaines conditions de l'environnement physique qui sont loin de constituer des constantes universelles. Cela, semble-t-il, est suffisant pour affirmer que la dialectique verticale n'est qu'une théorie partielle du fait social.

Qu'arrive-t-il alors de la notion de dialectique? Si l'on ne considère que sa dimension verticale, l'on doit abandonner le projet de voir dans la dialectique le fait fondamental de toute société humaine. C'est pour sortir la notion de dialectique de cet embarras épistémologique que nous avançons la double thèse qu'elle n'opère pas seulement à la verticale, mais également à l'horizontale et que seul ce dernier champ d'opération est universel. A cet égard, nous postulons que la méthode dialectique n'est universaliste qu'à la condition de l'appliquer d'abord aux deux phénomènes que nous trouvons à la base de toute écologie sociale. Nous ne pensons pas appauvrir ainsi la notion de dialectique; au contraire, nous lui affectons un nouveau champ d'analyse, nous lui donnons une nouvelle portée.

Ces réflexions influenceront naturellement notre façon d'élaborer les hypothèses de ce travail. L'hypothèse centrale portera sur

¹Marshall D. Sahlins, Social Stratification in Polynesia, University of Washington Press, 1958.

l'universalité de la dialectique horizontale, et la dialectique verticale n'interviendra, sous forme de sous-hypothèse, qu'à l'intérieur d'une traduction typologique de notre hypothèse centrale, et plus précisément, dans ces types de sociétés où la vision horizontale ne suffit plus à rendre compte des faits sociaux.

2. Les hypothèses

Etant vu que nous définissons la dialectique horizontale comme une différenciation croissante des systèmes économiques de consommation et de production, nous avançons la thèse suivante: la structure globale d'une société donnée est fonction d'une relation dialectique entre ses systèmes de consommation et de production. Il est entendu par cela que la structure sociale évolue en s'adaptant à des situations socio-économiques définies par les différents états (ou degrés) de cette dialectique horizontale.

Les faits qui nous ont amené à formuler cette hypothèse sont de deux ordres. En premier lieu, nous avons vu, en parcourant la littérature sociologique de la famille, que dans toutes les sociétés, aussi primitives ou aussi industrialisées qu'elles soient, la culture tend à associer au sexe féminin l'espace physique réservé aux activités préparatoires à la consommation et au sexe masculin, l'espace physique qui contient les activités de production. Quant à cette spécialisation des tâches selon les sexes, voici un extrait, tiré d'un livre du sociologue de la famille, R. F. Winch:

After an extensive survey of the cultures of 224 societies in various parts of the world, Murdoch observes that men tend to engage in such activities as the catching of sea mammals, lumbering, hunting, fishing, trapping. The women of these societies tend to specialize in more sedentary but equally important pursuits, such as grinding grain, cooking, preserving meat and fish and gathering fuel and fruits and vegetables².

De cet extrait, nous pouvons dégager deux points qui supportent bien la généralisation que nous venons de formuler: d'une part, en renouvelant les ressources par la chasse, la pêche, etc., l'homme amorce le processus économique, alors que la femme, par ses activités (telles la cuisson, la conservation des aliments, etc.), canalise ce processus vers la consommation familiale; d'autre part, les activités économiques de la femme impliquent un milieu physique beaucoup plus restreint que celui des activités correspondantes de l'homme. Les activités de production (telles la pêche, la chasse, etc.) s'exercent habituellement dans un espace qui comprend plusieurs familles et qui, de ce fait, tombe sous la juridiction des organisations politiques (tels la bande, le clan, l'Etat, etc.) qui sont sans exception sous le contrôle exclusif des hommes. Les activités féminines énumérées dans cet extrait semblent, quant à elles, s'exercer dans cet espace familial que la femme contrôle en tant qu'agent de la consommation. L'on serait tenté de croire qu'il n'en est plus ainsi dans les sociétés industrielles. Au contraire, il semble y avoir à cet égard une continuité culturelle certaine. La culture des sociétés industrielles tend toujours à répartir les espaces et les activités

²R.F. Winch, The Modern Family, New York, Holt, 1963, p. 162.

économiques selon les sexes. Pour s'en convaincre, l'on n'a qu'à se rappeler toutes les résistances qu'occasionne l'intégration de la femme dans le marché du travail. Nous assistons de nos jours à une mise en question des rôles traditionnels, mais cette lutte contre la culture ne doit pas masquer le fait que celle-ci tient encore la femme pour l'agent légitime de la consommation. A cet effet, voici ce que Winch affirme du rôle de la femme américaine:

Thus the wife is in a role that necessitates her becoming a specialist in consumption - the family's chief purchasing agent.

Since merchandisers of consumers' goods are well versed in this fact of the family sociology, housewives are targets for a prodigious amount of advertising and promotion³.

Cette division du milieu social en un espace de production et en un espace de consommation nous a paru si universelle que nous avons cédé à la tentation de la traiter comme un phénomène fondamental quant à la structuration des sociétés.

En second lieu, nous avons observé un autre fait qui nous a paru aussi fondamental: plus une société s'industrialise, plus cette division du milieu social s'accentue. Si l'on prend l'organisation familiale comme coordonnée d'analyse, il appert immédiatement que le milieu social des sociétés primitives est peu différencié, puisque leur organisation familiale exerce la double fonction économique d'assurer la production et la consommation. Cet autre extrait, tiré du livre déjà cité de Winch, vient confirmer cette idée:

³Ibid., p. 162.

We shall examine the family at various times and places and the degree to which it functions as a self-sufficient economic unit. The phrase refers to the degree to which the family produces all the goods and services it consumes, and consumes all the goods and services it produces. It is doubtful that there has ever been a family that was a complete economic unit, but there have been some family forms that have produced all but a few of the goods consumed⁴.

Il appert également que les sociétés industrialisées offrent un milieu social plus différencié, voire même dichotomisé, puisque leur organisation familiale n'a retenu, à toutes fins pratiques, que sa fonction de consommation. Le constat de ces derniers faits nous a amené à admettre la possibilité d'une relation dialectique entre les phénomènes de consommation et de production. Et, de là, il n'y avait qu'un pas pour avancer l'hypothèse que la structure sociale évolue en fonction d'une dialectique qui se manifeste au niveau des phénomènes sociaux de base.

Il est bien difficile de comprendre cette hypothèse sans connaître le postulat qui la fonde. Nous croyons que la dialectique est une opération de l'esprit humain, par laquelle celui-ci participe à la structuration des phénomènes sociaux. Si la dialectique horizontale n'a jamais, à notre connaissance, été saisie par l'analyse sociologique, elle a, à plus forte raison, joué son rôle sans que les acteurs sociaux ne soupçonnent sa réalité. Nous introduisons ainsi la notion d'une nouvelle dimension de l'inconscient, dont la logique interne serait dialectique. Si la découverte des lois qui régissent l'inconscient nous a donné la psychanalyse, la linguistique et l'anthropologie structurales, nous estimons que la notion d'une dialectique horizontale inconsciente ne

⁴Ibid., p. 89.

saurait manquer d'offrir de nouvelles voies à l'analyse sociologique.

Dans une perspective sociologique, l'action de l'inconscient consisterait à dissocier dialectiquement ce que l'homme social concret tient pour complémentaire, soit les phénomènes de production et de consommation. L'évolution de la structure sociale pourrait alors être conçue en termes d'adaptations successives aux différentes phases d'un conflit croissant entre les points de vue de l'inconscient dialectique et de l'homme social concret.

Dans une telle perspective évolutionniste, l'on ne peut évidemment vérifier notre hypothèse centrale qu'à la condition de la traduire en une typologie des sociétés. Par cela, nous entendons pouvoir dégager, du continuum des différents états (ou phases) de la dialectique horizontale, certains états types et leur faire correspondre autant de types de sociétés. A notre avis, l'ensemble continu des états dialectiques peut être réduit, pour fins d'analyse, à trois états types: a) une relation dialectique minimale; b) une relation dialectique intermédiaire (entre a et c); c) une relation dialectique maximale. Dans les paragraphes suivants, nous élaborerons trois sous-hypothèses qui établiront une correspondance étroite entre trois types de sociétés et les trois types d'états dialectiques que nous venons d'énumérer.

Première sous-hypothèse

Dans le premier type de société, qui correspond empiriquement aux sociétés non-stratifiées (soit les bandes patrilocales primitives),

les systèmes économiques de production et de consommation sont peu différenciés (relation dialectique minimale), et sont englobés par l'organisation familiale qui acquiert, de ce fait, une position privilégiée dans la structure sociale. La structure sociale de ce type de société peut être dite concentrique, dans ce sens que les organisations non-familiales ont, outre leur fonction propre, celle de protéger l'organisation familiale, dont relève la fonction de rationaliser les activités économiques.

Dans les prochains paragraphes, nous allons préciser cette sous-hypothèse en fonction de la perspective évolutionniste de notre hypothèse centrale.

Nous disons que la structure sociale de ce type de société est concentrique parce que nous croyons qu'elle repose principalement sur la relation concentrique entre les deux organisations sociales prédominantes chez ces sociétés: la famille comme organisation rationnelle de l'économie et le groupe local⁵ comme organisation politico-culturelle. La relation entre ces deux organisations est dite concentrique pour deux raisons: d'une part, les statuts inhérents à la bande se constituent comme par une extrapolation de la nomenclature des statuts familiaux⁶; d'autre part, le

⁵Nous avons traduit le terme sociologique anglais "community" par l'expression "groupe local". Dans son Social Structure, G.P. Murdock a proposé cette définition du terme "community": "The maximal group of persons who normally reside together in face to face association" (New-York, MacMillan, 1960, p. 79).

⁶A cet effet, dans Primitive Social Organization, Elman R. Service affirme que dans les bandes patri-locales, les statuts sont en grande majorité du type familial (New York, Random House, 1962, p. 76).

groupe local semble jouer vis-à-vis de l'organisation familiale le même rôle que l'Etat moderne joue vis-à-vis de la société en général. Et à propos du caractère politique et culturel du groupe local, voici ce que Murdoch avance:

Basically, then, the community is a political group, as well as a localized, face to face, culture bearing in-group. In it is to be sought the germ of government, however simple and informal the organs and procedures⁷.

En termes plus scientifiques, l'on peut dire que la concentricité du rapport structurel entre le groupe local et la famille résulte, à notre avis, du fait que dans ce type de société, l'extrant (out-put) culturel et politique du groupe local est dans sa quasi-totalité fonction de l'organisation familiale. Ceci nous semble inévitable parce qu'une organisation est politique dans la mesure où elle exerce un pouvoir direct sur une ou plusieurs organisations non-politiques, et parce que dans ce type de société, la seule organisation non-politique qui soit vraiment différenciée et donc la seule susceptible de canaliser la plus grande proportion des efforts politiques, c'est précisément la famille nucléaire.

Si l'organisation politique d'un tel type de société se préoccupe principalement de l'organisation familiale, il serait pertinent de souligner comment, dans un tel contexte, la politique influe sur le familial.

Il semble que le projet majeur de l'autorité familiale (dans ce type de société) soit de maintenir un haut degré de cohésion familiale.

⁷G.P. Murdoch, op.cit., p. 84.

Et voici comment, selon R.F. Winch, un tel projet se réalise:

A matriarchal, patriarchal or extended family may achieve a high degree of family unity through community pressure, vigorous discipline, subordination of other members to the family head⁸.

Il est évidemment impensable qu'une telle cohésion puisse s'atteindre sans la double complicité culturelle et politique du groupe local. A cet égard, c'est en tant que groupe titulaire des fonctions culturelles que la bande patri-locale donne une portée religieuse et mythologique à l'autorité du chef de la famille.

A notre avis, la fonction de cette concentricité structurelle est de permettre au chef de la famille nucléaire d'exercer un pouvoir autoritaire sur les autres membres de la famille. Si l'autoritarisme du pouvoir familial de ces sociétés est un fait généralement accepté par les anthropologues, son explication demeure cependant encore problématique. Quant à nous, nous croyons que cet autoritarisme résulte de l'adaptation de la structure sociale à une situation familiale conflictuelle. Nous définissons ce conflit en termes d'une contradiction permanente entre les points de vue de l'homme social concret et de l'inconscient dialectique.

Pour l'homme social concret, qui se manifeste comme un être familial, les phénomènes de production et de consommation sont complémentaires, et il exprime ce point de vue en rationalisant ses activités économiques par le maintien d'une équation entre la production et la consommation familiales. Il semble que, dans ce type de société, la

⁸R.F. Winch, op.cit., p. 265.

famille nucléaire soit l'organisation économique primordiale. L'on pourrait avancer l'objection que dans les bandes patri-locales, la production est souvent un effort collectif. Mais l'on peut écarter cette objection facilement, car cet effort collectif se fonde sur une règle de résidence post-maritale, et l'analyse anthropologique permet d'affecter, à la règle de résidence patri-locale, la fonction d'inciter une collaboration étroite entre les frères qui fondent leur propre famille nucléaire. Si telle est la fonction de la règle de résidence, comme le prétendent plusieurs anthropologues, l'on peut voir à la base de cette collaboration entre frères, un contrat tacite qui cimente les différentes familles nucléaires. Cette fonction de la règle de résidence devient évidente quand on examine le cas des bandes primitives qui ont été affectées par les civilisations colonialistes. Plus ces sociétés dépendent d'un marché externe, plus les efforts de production collectifs diminuent et plus elles délaissent la règle de résidence patri-locale⁹. Ces faits suggèrent donc que la rationalité économique des sociétés non-stratifiées pourrait bien être une équation que l'homme social concret établit entre la production et la consommation familiales.

L'inconscient dialectique, quant à lui, offre à l'analyse un point de vue contraire à celui-là. D'une part, la dialectique horizontale associe culturellement à l'homme les activités de production et, de ce fait, elle lui concède les fonctions politiques, car la démarcation du milieu physique de la production a un caractère nettement politique

⁹Pour plus de détails à ce sujet, voir Elman Service, op.cit., pp. 76 à 79.

(guerres et alliances). D'autre part, elle associe à la femme les activités préparatoires à la consommation, activités qui peuvent s'exercer dans un espace très restreint. Nous avons ici un schéma embryonnaire de la marche que suivra l'évolution sociale, et qui consistera, comme nous le préciserons plus loin, en une dissociation croissante de la production du champ familial, pour n'y laisser finalement que les activités économiques de consommation. Et cette dissociation ne se fera pas sans que soit maintenu un lien culturel étroit entre l'homme politique et l'homme producteur.

Si le devenir social se joue au niveau des conditions économiques de la famille nucléaire, il faudra alors admettre que la fonction de la concentricité structurelle des sociétés non-stratifiées est de figer la famille nucléaire et de supporter sa rationalisation de l'économie. Dans un tel contexte, l'organisation familiale apparaît être l'objet et de la statique et de la dynamique, et tout cela, parce qu'elle est une réalité économique contradictoire. Nous ne disons pas que les acteurs sociaux sont conscients de la situation conflictuelle qui existe au sein de la famille. Une telle prétention n'est pas nécessaire, car si la structuration de ces sociétés s'élabore à leur insu, pourquoi ne pas admettre la possibilité que cette structuration est une adaptation inconsciente à une situation conflictuelle dont ils ignorent la réalité. Une telle idée peut paraître arbitraire, mais n'oublions pas que toute la méthode psychanalytique se fonde sur une idée analogue.

Considérer la famille nucléaire comme une coordonnée pour l'analyse de l'évolution sociale présuppose que cette organisation est une

réalité empirique universelle. L'on pourrait avancer que la famille nucléaire n'existe que dans les sociétés industrielles et que les anthropologues, qui la voient dans les sociétés primitives, ne font que projeter leurs propres schèmes culturels. Une telle idée ne résiste cependant pas à l'analyse. Dans son Primitive Social Organization, E. Service affirme:

The demographic distribution of the members of a band at any given time depends on the food being gathered or hunted. In desert areas such as much of Australia, Nevada, or Baja California, individual nuclear families spend much of the time foraging alone (...). Presumably less frequently, the whole band may camp together in seasons of good foraging to hold ceremonies or other diversions¹⁰.

A notre avis, cette oscillation démographique entre l'isolement et le regroupement des familles nucléaires indique clairement que cette organisation sociale de base se retrouve aussi bien dans les sociétés primitives que dans les sociétés les plus évoluées.

Finalement, notre sous-hypothèse présuppose que, dans ce type de société, la famille nucléaire détienne les fonctions économiques et que la bande patri-locale détienne les fonctions politico-culturelles. En guise d'appui, nous reprendrons l'analyse des bandes "composées ou amorphes" (nous rappelons pour le bénéfice du lecteur que ce type de bandes résulte d'une fusion désordonnée des bandes patri-locales, à la suite de leurs contacts avec les colonisateurs). A l'égard de notre problème, l'analyse de ces cas de perturbation sociale permet deux précisions: d'une part, les familles nucléaires survivent comme structure,

¹⁰ Ibid., p. 70.

en produisant en fonction des exigences d'un marché imposé par les colonisateurs; d'autre part, parallèlement à la dissolution de la bande patri-locale exogamique, nous assistons à un phénomène d'acculturation et de dépendance politique. Ces faits sont significatifs quant à la répartition des fonctions sociales dans les sociétés non-stratifiées. Ils révèlent, à notre avis, le caractère économique de la famille nucléaire et le caractère politico-culturel de la bande patri-locale.

Ces exemples anthropologiques nous permettent également de souligner la souplesse de l'organisation familiale, souplesse qui lui permet de s'adapter à toutes les conditions économiques et de jouer un rôle de tout premier plan dans l'évolution de la structure sociale. Si bien que nous ne pouvons nous empêcher de penser que sa rigidité primitive, dont nous nous sommes préoccupé plus tôt, ne peut être que l'oeuvre d'une structure sociale concentrique.

Deuxième sous-hypothèse

Dans ce type de société (type intermédiaire), qui correspond empiriquement aux sociétés stratifiées non-industrialisées, les classes sociales privilégiées créent le marché et tendent ainsi à dissocier la production du champ familial. En conséquence, l'organisation familiale accuse une diminution de sa prépondérance au profit des autres organisations qui s'affranchissent de leur fonction de la protéger et de la figer. La structure sociale de ce type théorique de société est polycentrique, dans ce sens que les organisations non-familiales tendent désormais à

occuper une position structurelle autonome.

Dans le but d'explicitier ces idées, nous concentrerons notre analyse sur ces sociétés dont le système de production économique est à peine dissocié du champ familial, soit les sociétés primitives stratifiées (ex. les tribus). Une méthodologie s'impose ici. Comme les sociétés primitives qui sont stratifiées le sont peu par rapport aux grandes cités antiques et aux sociétés médiévales, etc., nous pensons qu'elles offrent à l'analyse deux ensembles de traits culturels et structurels: l'un de ces ensembles les distingue peu des sociétés non-stratifiées (les bandes patri-locales), et offre ainsi des traits discernables, et l'autre ensemble, quant à lui, les rapproche à peine des sociétés non-industrielles les plus évoluées et offre ainsi des traits mal définis, des traits qui disparaissent et renaissent, c'est-à-dire ces traits qui rendent difficile l'observation anthropologique rigoureuse. Dans son étude des sociétés polynésiennes, M. Sahlins a noté la difficulté d'analyser rigoureusement certains traits qui n'offrent jamais un caractère de permanence. Mais il n'a pas cherché à comprendre la signification de ceci. Selon nous, si ces traits pris individuellement ne sont pas permanents, ils constituent néanmoins un ensemble qui, lui, est permanent et qui pourrait s'expliquer par un conflit continuuel entre les familles privilégiées qui tendent à dissocier la production du champ familial et les autres familles qui tendent à la réintégrer. Il semble donc que la stratification sociale ait déplacé le conflit social que nous avons défini dans la première sous-hypothèse: de familial qu'il était, ce conflit se situe maintenant entre deux types de familles: les privilégiées et les

autres (première forme de stratification sociale).

Nous allons maintenant montrer comment un tel déplacement a pu s'effectuer. Nous avons vu déjà que la rationalité économique pourrait bien être le maintien d'une équation entre la production et la consommation familiales (soit le point de vue de l'homme social concret). S'il en est ainsi, il en résultera que les familles nucléaires n'auront pas, en général, le droit de propriété sur le surplus économique, quoique la production et la consommation aient dans les sociétés non-stratifiées un caractère familial. A cet effet, nous trouvons dans toutes ces sociétés certains mécanismes culturels qui retranchent le surplus du domaine familial (ex. les fêtes collectives durant les périodes d'abondance). Le mécanisme le plus pertinent quant à notre recherche est le droit de contrôle que les chefs de tribus exercent sur une certaine partie des biens produits par les familles nucléaires (soit un droit de placer des "tabous"). Et dans son étude déjà citée, M. Sahlins a démontré qu'il y a une corrélation étroite entre le degré de stratification sociale et le volume du surplus économique, et que l'un des effets sociologiques de cette stratification est la canalisation de ce surplus vers des activités d'ordre tribal.

Tout cela semble se faire comme si l'équilibre de ces sociétés reposait, en dernier lieu, sur le maintien d'une équation stricte entre la production et la consommation familiales, comme si accorder au surplus un caractère familial avait un effet dysfonctionnel sur leur structure sociale. Cela se comprend, car si les biens étaient accumulés par les familles nucléaires, c'est la consommation qui se dissocierait du champ

familial et le groupe politique et culturel deviendrait "amorphe".

C'est précisément l'aventure qu'ont vécue les bandes primitives quand elles ont accepté les nouveaux biens de consommation que leur donnaient les colonisateurs. Plus ces biens prenaient de la valeur, plus les familles nucléaires devaient produire en fonction d'un marché externe et plus les bandes perdaient de leur autonomie culturelle et politique. A notre avis, un surplus économique familial tendrait à différencier l'économie dans le sens de la consommation, différenciation qui minerait la rationalité du système économique primitif, sans lui donner une formule de rechange. Car une nouvelle rationalité impliquerait, si l'on se fie à l'histoire économique, la présence des facteurs suivants:

- 1) une certaine planification du marché par le jeu d'intermédiaires entre le producteur et le consommateur; 2) une révolution au niveau de la motivation de façon à faire de la production une fonction du marché;
- 3) une certaine rationalisation du système d'échange qui permette le rajustement mutuel de la production et du pouvoir d'achat. Or, de telles conditions ne surgissent pas spontanément et, historiquement, elles sont apparues dans les sociétés étatiques comme l'oeuvre à long terme des classes sociales privilégiées.

Il semble donc que la différenciation économique doive se faire dans le sens de la production, c'est-à-dire que le surplus économique se doit de passer de l'homme producteur à l'homme politique. Cela est tout simplement une question de survie; tant que la plupart des activités d'une société seront fonction de la survie biologique de ses membres, la différenciation économique ne pourra se faire que dans le sens de la production.

C'est-à-dire que c'est la production qui se dissociera du champ familial.

Dans cette optique, l'on pourrait avancer que dans les sociétés primitives, la stratification sociale n'est pas corrélative d'un surplus réel, mais plutôt de la probabilité d'un surplus, tel que les autres mécanismes culturels ne suffiront pas à le retrancher du champ familial. En d'autres termes, la stratification sociale surgirait quand les conditions de l'environnement favorisent un tel surplus et aurait le double effet de le provoquer et de l'éliminer du champ familial. A cet égard, précisons que M. Sahlins a établi une corrélation entre la stratification sociale, d'une part, et les conditions favorables à la production et le volume des biens déjà contrôlés par les chefs, d'autre part. La notion de surplus, ainsi située dans son contexte sociologique propre, prend donc une nouvelle allure. Tout semble se réduire à une seule question: dans les sociétés dont la famille est une organisation économique quasi-complète, est-il irrationnel que la famille produise plus qu'elle ne consomme? Dans l'affirmative, nous avons là une approche analytique valable de la stratification sociale.

Dans un tel contexte, voici comment se déplace la situation conflictuelle qui oppose l'homme social concret et l'inconscient dialectique. Pour être concret, nous allons analyser le cas des sociétés polynésiennes stratifiées. Celles-ci se caractérisent par un système ramifié d'accumulation et de redistribution des biens produits en surplus. Une partie des biens produits par les familles nucléaires est mise sous tabou et est rassemblée par des intermédiaires pour, finalement, s'acheminer

de chefs en chefs jusqu'au chef de la tribu. Ensuite, ces biens sont redistribués (par le même système de ramification) aux familles nucléaires lors des festivités ou autres cérémonies tribales. Jusqu'à maintenant, il n'y a pas encore conflit, car le point de vue de l'homme social concret est exprimé par cette redistribution. Le conflit ne commence vraiment que lorsqu'une partie du surplus est détournée pour subvenir aux besoins des chefs et de leur famille et pour subventionner les spécialistes (genre d'ouvriers spécialisés). Ce conflit est à son sommet quand les tabous sont placés de façon violente, surtout durant les périodes de famine. Nous avons là, à notre avis, une forme rudimentaire de marché, marché qui semble être le milieu social des classes privilégiées.

Comme le conflit se situe maintenant au niveau du marché, nous trouverons donc un nouveau type de structure sociale. Plus les familles privilégiées dépendront du marché pour survivre, plus elles créeront des institutions qui les supporteront (tels les groupes de guerriers, les intermédiaires, les spécialistes, la justice verticale, etc.); ce qui aura pour effet de différencier les organisations sociales et de donner une structure sociale polycentrique. Le point de vue de la dialectique horizontale s'exprime maintenant par le dynamisme des familles privilégiées qui tendent, pour survivre, à dissocier la production du champ familial et à créer ainsi le marché. Mais cela ne peut se faire sans une complicité structurelle polycentrique qui supporte les familles privilégiées dans leur conflit avec l'homme social concret, dont la survie biologique dépend encore d'une équation entre la production et la consommation familiales.

Tous ces traits ne se présentent jamais comme définitifs dans les sociétés polynésiennes: il y a une oscillation entre la justice horizontale et la justice verticale¹¹; les spécialistes ne forment pas une catégorie professionnelle stable et il est difficile d'affirmer catégoriquement que les familles privilégiées ne subsistent que par un détournement systématique du surplus économique. Tout ce que l'on peut dire, c'est que l'ensemble de ces traits éphémères offre un caractère permanent qui découle d'une tendance à dissocier la production du champ familial. Nous pensons que ces traits sont plus discernables et plus stables dans les sociétés non-industrialisées qui ont un système monétaire. Il semble qu'une plus grande articulation de la stratification sociale et de la différenciation des organisations sociales dépende du facteur monétaire. En somme, la stabilisation de ces traits culturels et structurels est l'oeuvre de la stabilité des valeurs monétaires. Et c'est ce qui démarque le plus les sociétés tribales des grandes cités que nous avons vues apparaître dans l'antiquité, le moyen-âge et le début des temps modernes.

Il serait pertinent de préciser, sans plus attendre, la complémentarité qui lie la dialectique verticale à la dialectique horizontale. D'après nous, elles s'appellent mutuellement comme le font une dynamique et sa structure. Si les classes sociales privilégiées sont

¹¹La justice est horizontale quand les groupes de parenté ont le devoir de venger les torts et les injustices faits à leurs membres.

La justice est verticale quand les chefs ont un appareil militaire ou policier capable de réprimer ceux qui lèsent les chefs dans leurs droits.

l'agent de l'histoire (donc de la discontinuité sociale) et si elles créent des institutions sociales qui les desservent, il n'en demeure pas moins que la finalité de ce dynamisme est une différenciation croissante de l'économique (production et consommation). Ce dynamisme des classes privilégiées consistera toujours à développer un marché qui s'insère entre le producteur et le consommateur. Si la dynamique sociale opère à la verticale, ses effets tirent cependant leur forme d'une dialectique horizontale. Faire une telle distinction entre la dynamique et sa structure n'est pas chose nouvelle dans les sciences humaines. Déjà, S. Freud avait élaboré une théorie semblable, en distinguant l'énergie sexuelle de sa forme d'expression.

Troisième sous-hypothèse

Dans ce type de société, qui correspond empiriquement aux sociétés industrialisées, la différenciation entre les systèmes économiques de production et de consommation est maximale. Dans ce cas, la structure sociale peut être dite bi-polaire, dans ce sens que les activités de consommation et de production s'exercent dans des milieux écologiques complètement différenciés. D'une part, la famille devient le milieu privilégié de la consommation et, d'autre part, la société publique, contrôlée par les classes possédantes, devient le milieu de la production. Suite à cette dichotomisation du milieu social, l'effritement du lien étroit et concret entre le travailleur et le consommateur

atteint un sommet sans précédent. Et comme le disait si bien R. Winch¹², leur rapport en est un de complet anonymat: le travailleur ne connaît plus ceux qui vont consommer ce qu'il produit, et l'on ne consomme plus que ce qui a été produit par d'autres. Cet anonymat est constamment assuré par un système d'échange extrêmement rationalisé, qui réussit à convertir presque simultanément le travail en pouvoir d'achat, et par l'intervention de nombreux intermédiaires entre le producteur et le consommateur. Le concours entre la dichotomisation du milieu socio-économique, la rationalisation systématique du système monétaire, et l'institutionnalisation des intermédiaires a établi un rapport abstrait entre un ensemble de producteurs compétitifs et un ensemble de consommateurs presque démunis.

Dans un tel contexte, le point de vue de l'homme social concret s'exprime par les revendications syndicales, par l'ensemble des mesures gouvernementales d'aides sociales et par le gonflement du crédit. Tandis que le point de vue de l'inconscient dialectique s'exprime par les mécanismes suivants: une centralisation croissante de la production; un investissement important dans la publicité qui tend à subordonner le consommateur au producteur; des mesures gouvernementales contre l'inflation et la déflation; une politique gouvernementale de subsides aux producteurs pour favoriser le développement économique, etc.

Toute cette situation conflictuelle offre un caractère généralisé. Les deux points de vue contradictoires se manifestent à tous les

¹²R. Winch, op.cit.

niveaux et dans toutes les institutions: dans les usines, c'est une lutte continuelle entre les syndicats et le patronat; dans l'arène politique, c'est l'équilibre à maintenir entre la pression publique et les exigences de la caisse électorale; au niveau du marché, c'est l'opposition entre le gonflement du crédit et la nécessité de l'épargne; au niveau des organisations de base, c'est le conflit entre les exigences d'une consommation familiale croissante et l'incapacité du monde du travail à convertir le travail en un pouvoir d'achat qui puisse rencontrer ces exigences. Tout cela se passe comme si le producteur et le consommateur s'étaient complètement perdus de vue. Le producteur augmente sa production en l'alignant sur un consommateur théorique, qu'il a lui-même inventé par la publicité. Et le consommateur répond en gonflant artificiellement son pouvoir d'achat par le crédit et l'emprunt.

Dans la tradition marxiste, la notion de dialectique est habituellement accompagnée des concepts d'aliénation et de dépendance. Dans les prochains paragraphes, nous montrerons que notre utilisation de la notion de dialectique respecte l'esprit de ce grand courant.

Notre perspective évolutionniste nous permet de préciser un type d'aliénation (cela n'exclut pas les autres types), soit celui des effets psychologiques de la différenciation du milieu social. Nous avançons la thèse que la dichotomisation du milieu social a développé son pendant dans la psychologie du travailleur industriel. Il y a des raisons de croire que la psychologie de ce travailleur se caractérise par une double personnalité sociale, par un double système d'attitudes qui lui permet d'agir dans deux milieux différents, soit la famille et

le travail. Par travailleur, nous entendons ici l'ensemble des manoeuvres, des ouvriers, des simples commis de bureau et de vente, etc., soit la grande majorité de la main-d'oeuvre en général. Pour des raisons que nous expliciterons, il est fort probable que ce type de travailleur soit l'aliéné social. Pour lui, le monde du travail détermine la plus grande part de son action, il se soumet à des normes et à des règles strictes, à un travail partiel et routinier, à un horaire rigide, et finalement, aux exigences d'une mécanisation qui ne favorisent pas l'improvisation et l'expression libre de son affectivité. Ce qui ne va pas sans réduire sa motivation au travail et, à cet effet, une certaine recherche américaine a démontré que dans cette catégorie de travailleurs, la principale motivation au travail était le salaire. Dans les catégories professionnelles supérieures, par contre, le travail lui-même était une plus forte source de motivation¹³. Cette différence d'attitude peut s'expliquer par le fait que les professions supérieures sont moins spécialisées et, de ce fait, elles permettent une plus grande improvisation, un éventail d'activités plus large, etc. D'autre part, le travailleur de condition modeste s'exprime autrement dans son milieu familial. En réaction aux conditions du milieu du travail, il recherche maintenant le loisir, l'improvisation et le repos. Mais ces attitudes le rendent inapte à remplir son rôle de mari et de père. Et à cet égard, laissons parler A. Besner:

¹³Richard H. Hall, Occupations and the Social Structure, N.J., Prentice Hall, 1969.

The great differential in the distribution of responsibilities between the husband and wife suggests that the husband plays a minimal role in the low-income home. He seems to conceive his responsibility as being the simple provision of money to meet material needs. Nevertheless, he does seem to expect a periodic reassurance of at least a titular authority, while at the same time demanding freedom to come and go at will. As a result, the lower class wife performs the majority of functions in the home mostly by her husband's default rather than through a usurpation of power¹⁴.

Il semble donc que le travailleur de condition modeste ait un double système d'attitudes très différenciées: un système qui lui permet de s'adapter à des conditions de travail exigeantes, et un autre qui ne lui permet plus de s'adapter à son milieu familial. Cet homme se présente donc comme un "affaibli psychologique". Et c'est peut-être là sa plus grande source d'aliénation. Ces considérations montrent bien la nécessité d'assigner à la psychologie expérimentale de nouveaux objectifs: 1) faire une étude comparative du comportement humain au travail et dans la famille; 2) déterminer si l'homme de condition modeste a effectivement une double personnalité sociale; 3) dans l'affirmative, mesurer l'effet aliénant d'une telle dichotomisation du système des attitudes; 4) étudier la variation de ces phénomènes selon les classes sociales.

Notre conception de la dialectique nous a permis de préciser un nouveau type d'aliénation sociale, et elle nous permet également d'élargir la notion de dépendance sociale. Il est devenu habituel d'affirmer que les classes sociales privilégiées se sont approprié les moyens de production. Si cela est indéniable, il n'en demeure pas moins que ce phénomène

¹⁴Arthur Besner, "Economic Deprivation and Family Patterns", in Readings of the Sociology of the Family, Chicago, Markham, 1971, p. 70.

ne représente qu'une partie de la dépendance sociale. Nous prétendons que la notion d'appropriation s'étend à l'organisation familiale. Cela veut dire que les classes sociales ont utilisé la famille nucléaire comme un instrument social de développement économique. Nous avons déjà vu que dans les sociétés primitives, l'homme producteur et l'homme politique ne faisaient qu'un, si bien que le groupe politique était un réseau de parenté étroitement lié à l'organisation familiale. Dans un tel contexte, la famille s'est révélée très apte à s'acquitter de ses fonctions. Mais, plus la production s'est dissociée du champ familial, plus l'homme lui-même s'est dissocié de la famille. Ceci n'a pu se faire sans transformer radicalement la famille nucléaire: d'une part, le réseau de parenté s'est effrité et la famille est devenue "conjugale" et, d'autre part, la prédominance de l'autorité paternelle a accusé un net recul et la famille nucléaire est devenue "matriarcale" (dans le sens que c'est la femme qui y détient la plus grande part des responsabilités).

Ces transformations de la famille nucléaire l'ont rendue inapte à s'acquitter de ses responsabilités avec succès. Et, n'eût été d'une aide accrue de l'Etat et des agences publiques, cela aurait pu être catastrophique. Mais, des recherches sociologiques comparatives tendent à démontrer que ce nouveau type de famille se retrouve surtout parmi les classes sociales inférieures. Tout indique que les familles privilégiées n'ont pas subi le poids du développement économique. Les familles privilégiées présentent certains traits archaïques qui, aussi étrange que cela paraisse, favorisent l'intégration sociale de leurs enfants. Ce fait a été fortement souligné par le sociologue américain de la famille, W.J. Goode:

First in the modern industrial system, the middle and upper strata are by definition more 'successful' in the obvious sense that they own it, dominate it, occupy its highest positions, and direct its future. One must concede that they are 'well adjusted' to the modern industrial society. Paradoxically, their kin pattern is in fact less close to the ideal typical form of the conjugal family than is the family behavior of the lower strata. The upper strata recognize the widest extension of kin, maintain most control over the courtship and marriage choices of their young, and are most likely to give and receive help from one another.

Consequently, the lower strata's freedom from kin is like their 'freedom' to sell their labor in an open market. They are less encumbered by the weight of kin when they are able to move upward, but they also get less help from their kin¹⁵.

Cet extrait souligne bien que le groupe de parenté des familles privilégiées a réussi à maintenir ses fonctions primitives (politiques et culturelles) de protection et d'assistance, alors que les familles moins favorisées, elles, ont réussi à s'isoler d'un réseau de parenté qui ne les desservait plus. Malheureusement, il ne souligne pas l'aspect patriarcal des familles privilégiées et l'aspect matriarcal des familles de classes inférieures. Et, à cet égard, tout ce que nous avons à offrir, c'est un extrait qui porte sur un indice d'une telle différence:

R.O. Blood et D.M. Wolfe ont tiré de leur enquête trois modèles principaux de décisions économiques. Nous trouvons la plus grande égalité entre époux dans les classes moyennes. Dans les classes dirigeantes, le mari prend plus de décisions économiques que son épouse. (Même lorsque cette dernière travaille, la prédominance masculine se maintient). Dans les milieux modestes par contre la femme assume plus de responsabilités que son mari (...). Des enquêtes indépendantes menées aux Etats-Unis par M.E. Olsen, D.M. Heer, L. Rainwater, R.P. Coleman et Y. Handel, confirment ces observations. En France, les recherches arrivent à des conclusions analogues¹⁶.

¹⁵William J. Goode, World Revolution and Family Patterns, New-York, Free Press, 1970, p. 12.

¹⁶Cleo Presvelou, Sociologie de la consommation familiale, Bruxelles, Les Editions Vie Ouvrière, 1968, pp. 46-47.

Il semble donc, si l'on se fie à ces généralisations sociologiques, que les familles des classes inférieures ont subi, à elles seules, tous les inconvénients de la croissance économique. C'est pourquoi nous avons avancé l'hypothèse que les classes possédantes ont utilisé l'organisation familiale comme un instrument social de croissance (ou de développement). S'il en est ainsi, notre conception de la dialectique sociale nous a permis de dégager un nouveau type de dépendance sociale.

Finalement, la pensée dialectique (marxiste) prévoit une phase de l'histoire où le régime capitaliste se détruira lui-même, par ses propres contradictions internes. Mais il est hors de la portée de notre conception de la dialectique de prédire, de façon aussi mécanique, la fin radicale du régime capitaliste et le mode de sa destruction. Néanmoins, dans la perspective évolutionniste que nous avons élaborée, il est plausible d'avancer la thèse que le système de stratification sociale actuel sera, tôt ou tard, sapé à la base même de sa légitimité. Qu'il en résulte une destruction radicale du système capitaliste ou une transformation démocratique, nous n'en savons rien. Tout ce que l'on peut dire, c'est qu'il n'y aura probablement aucune transformation radicale du système ou aucune prise de conscience prolétarienne tant que les populations capitalistes croiront en la légitimité d'un système qui leur fournit sa propre explication des faits sociaux.

Notre conception de la dialectique sociale nous permet de discuter sur la façon dont le système de stratification sociale actuel pourrait perdre sa légitimité. S'il est vrai que l'action historique reçoit sa finalité ou sa forme de la dialectique horizontale, l'on peut

avancer l'hypothèse qu'une déstructuration de la dialectique horizontale enlèverait au dynamisme vertical sa raison d'être, sa légitimité. Or il y a dans les sociétés industrielles certaines forces qui favorisent une telle déstructuration. Rappelons que la dialectique horizontale a différencié le milieu social en associant les activités préparatoires à la consommation au sexe féminin et les activités de production, au sexe masculin. Mais voilà qu'il y a de plus en plus contestation de cette répartition culturelle des rôles, contestation qui trouve son support au niveau de certains facteurs liés au progrès économique et technique.

Cette imbrication des pouvoirs économiques s'explique par les transformations techniques et culturelles des sociétés techniques qui tendent à estomper la différenciation socio-culturelle des sexes. Le progrès crée au niveau des activités professionnelles des emplois qui conviennent indistinctement à l'un ou l'autre sexe. L'économie du marché, qui diversifie les biens et les goûts et qui favorise, par les facilités de paiement, l'acquisition immédiate des biens, rend complexe l'économie domestique. Au sein même du ménage, l'introduction des appareils ménagers opère une déssexualisation de nombreuses tâches¹⁷.

¹⁷ Ibid., p. 40.

CHAPITRE II

QUELQUES REFLEXIONS D'ORDRE EPISTEMOLOGIQUE

1. Introduction

Au chapitre précédent, nous avons affirmé que la dynamique sociale opère à la verticale -- c'est-à-dire qu'elle est une action historique par laquelle certaines familles s'érigent en classes sociales privilégiées par une création d'institutions qui subordonnent les intérêts économiques d'une majorité de familles aux intérêts de quelques-unes --, alors qu'elle reçoit sa structure (ou sa forme) d'une dialectique horizontale qui pose un rapport socio-culturel d'opposition entre les phénomènes économiques de consommation et de production. L'élaboration de ces idées reposait sur les trois postulats suivants: 1) la dialectique est une opération de l'inconscient humain, une participation de l'esprit de l'homme à l'élaboration du fait social; 2) cet inconscient dialectique représente, pour chaque société, la virtualité de son devenir; 3) la dynamique sociale transforme, historiquement, cette virtualité en réalité.

Croyant que les postulats de base d'une hypothèse doivent être explicités seulement au niveau de l'élaboration d'une théorie, nous avons jugé préférable, lors de la présentation de nos hypothèses, de ne

pas discourir tout de suite sur les raisons théoriques qui justifiaient nos postulats de base. C'est à la théorie que revient le droit de présenter de façon logique et ordonnée les postulats scientifiques. A cet égard, on n'a qu'à se rappeler que les grands courants sociologiques (tels le structuralisme, le fonctionnalisme, le behaviorisme, etc.) tendent à s'afficher comme une explicitation de postulats qui définissent le fait social. Certains pourraient croire que nos hypothèses constituent effectivement une théorie et que nous aurions dû alors expliciter nos postulats à ce niveau. Mais il n'en est rien. Car nous nous sommes efforcé, au chapitre précédent, d'accoupler idées et faits, ce qui constitue, à notre avis, une caractéristique majeure de l'hypothèse.

Nous tenterons donc de construire une théorie générale du fait social, théorie qui se fondera sur les postulats que nous venons de présenter, et auxquels nous avons donné une portée empirique au chapitre précédent. Mais avant de passer à la formulation de notre théorie, il serait pertinent de souligner les considérations épistémologiques qui affecteront sa construction. Et cela constituera le propos du présent chapitre.

Selon nous, le problème épistémologique fondamental de toute théorie générale est celui-là même de sa construction. Comment construire une théorie? Certes, nous avons quelques notions de base, soit nos trois postulats. Mais une fois cela posé, le problème de la construction théorique reste entier. Il nous faut encore expliciter ces notions de façon à les intégrer dans un ensemble de schèmes conceptuels cohérents.

Pour trouver une méthode de construction théorique valable, nous avons regardé du côté des sciences exactes (ou de la nature), non pas pour copier leurs modèles théoriques, mais plutôt pour y tirer une leçon quant à la façon de construire une théorie générale qui soit propre à un domaine scientifique quelconque. Cette incursion peut sembler arbitraire, mais elle peut très bien se justifier par le fait qu'à l'instar de Jean Piaget¹, nous croyons à l'unité épistémologique de la science. Nous tenons à préciser toutefois que la théorie, tout en se subordonnant à une épistémologie générale, se doit de maintenir une certaine spécificité propre à son champ d'investigation. Ce compromis n'a de sens que si l'on opère une distinction nette entre les caractères intentionnel et objectif de la théorie. Toute théorie a une certaine intentionnalité, dans ce sens qu'elle comporte certains concepts qui peuvent fonder des hypothèses empiriques, et amorcer ainsi une investigation dans un domaine de la réalité. Habituellement, il est difficile de penser ces concepts sans les accoupler à un certain nombre de faits empiriques. Et c'est cette intimité inévitable entre certains concepts et certains faits qui donne à la théorie son caractère intentionnel, sa visée empirique. D'autre part, la pensée théorique explicite ces concepts empiriques en leur adjoignant d'autres concepts qui, eux, sont issus d'une réflexion épistémologique. A notre avis, la théorie est une deuxième lecture des concepts qui fondent les hypothèses, lecture qui se fait à la lumière d'une conception de la science, de la méthodologie et du fait scientifique.

¹Jean Piaget, Sagesse et illusions de la philosophie, Paris, P.U.F., 1968.

Nous avançons ainsi l'idée que la pensée théorique consiste à intégrer dans un même cadre conceptuel, des concepts d'origine empirique et des concepts d'origine épistémologique. Ce cadre théorique peut être dit objectif non dans le sens qu'il est un reflet fidèle de la réalité, mais plutôt dans celui qu'il résulte d'une analyse qui lui donne un caractère communicable. Est objet pour l'homme, ce qu'il analyse et communique. A cet égard, rappelons qu'un nombre croissant de penseurs, inspirés par la sémiologie, voient dans l'univers physique -- qui constitue l'objet des sciences exactes -- un ensemble de significations que l'homme déchiffre et communique.

S'il en est ainsi, toute construction théorique devrait tenir compte de deux réalités. D'un côté, il y a des concepts de sources empiriques qui, une fois intégrés dans un cadre théorique, dotent celui-ci d'une certaine intentionnalité, d'une certaine représentativité de la réalité. Habituellement, ces concepts sont des postulats qui fondent les hypothèses. A titre d'exemple, ajoutons que les trois postulats qui ont fondé nos hypothèses, sont de cette nature. Nous essaierons donc d'intégrer ces notions dans un cadre théorique; ce qui représentera, pour celui-ci, une certaine garantie de réalisme. D'un autre côté, les conditions épistémologiques de la science imposent certains concepts qui ne manquent pas de participer à l'élaboration des théories. A notre avis, aucune théorie n'est possible sans concepts épistémologiques. Ce sont eux qui permettent d'explicitier les concepts de sources empiriques et de construire ainsi un système conceptuel abstrait et objectif (dans le sens précis que nous avons assigné au terme "objectif"). En guise d'appui

ajoutons que si les théories de la physique contemporaine se sont développées à un point tel, qu'elles ne constituent plus qu'un ensemble de formalisations mathématiques valables pour certains champs d'expériences, il n'en demeure pas moins qu'une telle abstraction n'a pu s'opérer sans la règle épistémologique suivante:

La physique lie l'acquisition des connaissances à l'expérimentation. Elle ne s'intéresse qu'aux expériences impliquant une possibilité de mesure. En effet, elle a pour objet de formuler des lois naturelles, et une loi exprime toujours des rapports entre des grandeurs mesurables².

Certes, de telles formalisations mathématiques ne sont pas possibles dans la majorité des sciences de l'homme, mais l'on peut toutefois essayer d'atteindre le plus haut degré d'abstraction possible, en rationalisant nos constructions théoriques et en transformant notre connaissance empirique en un système conceptuel abstrait.

La nécessité de construire rationnellement nos théories se fonde sur l'inévitable interaction entre le sujet pensant et l'objet pensé. Le célèbre physicien W. Heisenberg a bien exprimé en ces termes la conséquence de cette interaction:

La science, cessant d'être le spectateur de la nature, se reconnaît elle-même comme partie des actions réciproques entre la nature et l'homme. La méthode scientifique, qui choisit, explique et ordonne, admet les limites qui lui sont imposées par le fait que l'emploi de la méthode transforme son objet, et que, par conséquent, la méthode ne peut plus se séparer de son objet. Cela signifie que l'image de l'univers selon les sciences de la nature cesse d'être, à proprement parler, l'image de l'univers selon les sciences de la nature³.

²Arthur March, La physique moderne et ses théories, traduit de l'allemand par S. Bricianer, Saint-Amand, Gallimard, 1965, pp. 222-223.

³Werner Heisenberg, La nature dans la physique contemporaine, traduit de l'allemand par U. Karvelis et A.E. Leroy, Saint-Amand, Gallimard, 1968, p. 34.

En termes plus mitigés, l'on pourrait avancer que la méthode établit une interaction entre le sujet et l'objet, et situe ainsi la théorie entre ces deux ordres de la réalité. L'on ne peut donc plus voir dans la théorie un reflet total et fidèle de la réalité extérieure. Désormais, elle apparaît être une construction rationnelle qui reflète les exigences de deux réalités en interaction: la pensée et son objet. Celle-là y est reflétée par les concepts épistémologiques, et celui-ci, par les concepts de sources empiriques; et le tout, amalgamé en un système conceptuel abstrait qui constitue, en soi, un objet analysable et communicable.

Si la théorie accuse ainsi une diminution d'intentionnalité, elle situe néanmoins le sujet et son objet sur un même plan; ce qui a permis à certaines sciences exactes -- soit les moins descriptives -- d'agir sur la réalité extérieure. Et les sciences de l'homme ne pourront peut-être pas accéder à une véritable praxis, sans sacrifier leur réalisme au profit d'un constructivisme qui établit une interaction abstraite entre le sujet pensant et son objet. Le réalisme ne s'est jamais révélé rentable quant à l'action, car le sujet n'y est que spectateur, et l'action humaine suppose toujours une interaction active entre ces deux ordres de la réalité.

Voilà pourquoi nous tenterons de construire une théorie qui tienne compte des exigences posées et par la pensée épistémologique (le sujet) et par un domaine empirique quelconque (l'objet). Dans une première phase, nous traiterons des conditions et des idées épistémologiques qui ont permis à certaines sciences exactes d'atteindre un très haut niveau d'abstraction et d'objectivité. Dans une dernière phase, nous

expliciterons nos postulats de sources empiriques à la lumière de cette réflexion épistémologique. Nous pensons que cette méthode constructiviste nous donnera une théorie abstraite et objective. Rappelons une autre fois que le terme "objectivité" signifie dans ce travail: le caractère analysable et communicable de la théorie, voire même, son aspect constructiviste. En somme, nous avançons que la théorie est objective parce qu'elle est construction. Si la perception construit son objet en amalgamant données internes et données externes, nous disons que la réflexion épistémologique construit la théorie de façon analogue; elle amalgame concepts épistémologiques et concepts empiriques.

2. Les conditions et les idées épistémologiques qui ont favorisé le développement des sciences abstraites et objectives

D'après nous, la condition épistémologique qui a le plus marqué le développement des sciences exactes, se retrouve au niveau du phénomène naturel, soit celui de l'observateur et de l'expérimentateur. A ce niveau, le facteur temps intervient peu dans l'observation⁴, car celle-ci réussit avec succès à réduire les faits naturels à l'ordre de certaines grandeurs bien situées dans un champ d'expériences donné. Si bien, que le temps apparaît nul quant à l'observateur des lois naturelles. Certes, la nature n'est pas sans temporalité, mais le rythme d'évolution des phénomènes physiques est si lent par rapport à celui de l'observateur en tant qu'homme,

⁴Comme l'expérimentation est une observation provoquée, nous n'emploierons désormais que le terme "observation" pour désigner et l'observation et l'expérimentation.

qu'à toutes fins pratiques, l'on peut dire que le temps naturel est nul du point de vue de celui-ci.

Ce fait épistémologique ne pouvait manquer d'imposer une certaine épistémologie qui a fortement influencé l'évolution des théories de la nature. En effet, les premiers développements des sciences modernes (telles la mécanique, la physique, la biologie, etc.) sont historiquement liés à l'émergence d'une épistémologie mécaniste, qui consistait justement à rejeter de la théorie et de la méthode toute notion du temps qui ne soit positive ou mesurable. L'on ne retenait du temps que sa dimension cinétique et spatiale. Autant dire que, pour l'homme de science, les phénomènes naturels sont a-temporels, c'est-à-dire qu'ils peuvent être analysés et observés sans référence à un temps absolu. La première intelligibilité de cette a-temporalité a sans doute été fournie par la machine qu'une réflexion épistémologique a élevée au rang de "modèle du cosmos", modèle dont la synchronie parfaite ne permet aucune analyse d'un véritable devenir.

Si le modèle du Cosmos était né, au dire d'Aristote, de l'étonnement de l'homme devant l'ordre du ciel, le modèle mécaniste a son principe dans l'émerveillement devant la machine, élevée à la dignité de clef ou de parabole pour la compréhension du monde et de l'homme. La vertu convaincante de ce modèle tient à sa radicale transparence pour l'esprit; le système complexe est obtenu par combinaison d'éléments simples; analyse et synthèse se vérifient mutuellement. Dans la machine, les influences occultes sont bannies, les forces en action peuvent être chiffrées, les résultats des opérations déduits à l'avance. L'univers de la machine est un monde intelligible, dont tous les aspects sont d'avance exposés (...)⁵.

⁵ Georges Gusdorf, La révolution galiléenne, Paris, Payot, 1969, p. 222.

Si l'épistémologie scientifique a évolué à beaucoup d'égards, il n'en demeure pas moins que la science continue toujours de concevoir l'univers physique comme un système a-temporel. Certains pourraient croire que la notion contemporaine du temps relatif introduit la temporalité dans la théorie. Détrompons-nous, car si l'on se fie à la thèse de H. Bergson, les temps multiples d'Einstein sont des temps mesurés et donc spatialisés⁶. Nous assistons encore au triomphe de l'a-temporalité; car une fois mesuré, le temps ne fait que manifester les propriétés de l'espace.

Il semble donc que l'objectivation scientifique soit tributaire d'une épistémologie qui pose l'a-temporalité du monde physique. Alors, ne pourrait-on dire que la subjectivité est réductible à la notion de temporalité? A cet effet, nous pouvons avancer que l'anthropomorphisme des cosmologies classiques peut très bien s'expliquer par l'épistémologie de l'époque qui attribuait aux phénomènes naturels et aux phénomènes humains la même temporalité, donc la même subjectivité. La théorie anthropomorphique se fondait ainsi sur une conception univale du temps cosmique. Mais, quand l'homme a perçu un décalage entre le rythme lent de l'évolution de la nature et le rythme rapide de l'évolution de l'homme, l'anthropomorphisme a été sapé à sa base et s'est alors transformé en une objectivation scientifique qui prenait ses assises sur les conséquences épistémologiques d'un tel décalage: le temps naturel devenait nul pour l'observateur, et le théoricien traduisait ce

⁶Henri Bergson, Durée et simultanéité, Paris, P.U.F., édition de 1968.

point de vue dans la théorie, en éliminant de celle-ci toute temporalité qui ne soit positive ou mesurable. L'épistémologie éliminait ainsi cette dimension du temps qui fonde la subjectivité et posait ipso facto les conditions favorables à l'objectivation. En somme, quand il n'y avait qu'un seul temps cosmique, les théories participaient de la subjectivité humaine et offraient un caractère anthropomorphique, et quand l'épistémologie a dichotomisé cette temporalité -- c'est-à-dire quand le temps de la nature a été perçu comme nul --, les théories scientifiques ont participé de l'objectivité des phénomènes naturels et sont devenues, elles-mêmes, des objets analysables et communicables.

L'élimination de la notion du temps subjectif a eu les effets épistémologiques suivants, effets qui peuvent être considérés en soi comme des facteurs épistémologiques qui ont influé sur le développement des sciences abstraites et objectives:

- a) l'espace est devenu la dimension fondamentale du phénomène naturel.

En fait, les sciences exactes ne portent leur analyse que sur des faits observables et mesurables, donc sur des phénomènes bien situés dans un espace donné. Mais cet espace a-temporel fait plus que situer les phénomènes sur un même plan, il va jusqu'à intégrer l'observateur dans son champ d'investigation. En effet, en se limitant au quantifiable, l'observateur se situe ainsi dans l'espace. C'est pourquoi la définition scientifique du fait naturel ne pose pas de problème. Il n'y a plus d'opacité entre celui qui définit et ce qui est défini; les deux se situant dans un espace qui permet la mesure et la quantification. Si les sciences

exactes en sont là, c'est que leur épistémologie assure le primat de la spatialité sur la temporalité. Quand une science trouve ainsi la dimension fondamentale qui encadre les phénomènes qu'elle étudie, la définition de ceux-ci est ipso facto donnée; car un fait pertinent pour la science se définit toujours par les propriétés de cette dimension. L'on en est arrivé ainsi, dans les sciences exactes, à une définition unique et constante du fait scientifique: celui-ci est essentiellement mesurable. Ce résultat offre l'avantage indéniable que le développement de ces sciences n'est pas handicapé par une prolifération de définitions subjectives. D'après nous, les sciences de l'homme auraient avantage à situer les phénomènes humains dans une dimension qui leur est propre et de régler de la sorte le problème épistémologique de la définition du fait humain. C'est ce que nous tenterons de faire dans ce travail. Mais nous développerons cette idée plus tard;

- b) en situant le phénomène naturel dans l'espace, l'épistémologie scientifique assigne à celui-ci le rôle de fournir à l'analyse un critère systémique.

En effet, l'espace étant divisible, on peut le démarquer en plusieurs champs d'investigation. Autant il y a d'espaces, autant il y a de systèmes à observer et à expliquer; le corps peut être vu comme un espace biologique, l'ensemble des planètes comme un macro-espace, les corpuscules atomiques comme un micro-espace, etc. Une telle démarcation peut paraître artificielle, mais d'un point de vue épistémologique, non; car, pour chaque espace, l'on a réussi à formuler des lois générales ou systémiques. La démarcation des disciplines se rattachant aux faits humains

semble moins satisfaisante. Et cela, à un point tel que beaucoup de penseurs s'interrogent sur l'opportunité d'une telle démarcation. Il en résulte l'impression qu'un tel grillage n'est pas transparent quant à la signification des phénomènes humains. Et, en contrepartie, l'on commence à proclamer l'urgence de l'interdisciplinarité. Si la démarcation de ces disciplines apparaît artificielle, c'est soit que le fait humain est indivisible, ou soit qu'il n'a pas encore été encadré dans une dimension qui lui soit propre. Mais pour l'instant, il serait prématuré de trancher ce problème. Cela nécessiterait au préalable que l'on ait découvert cet encadrement et que cette découverte épistémologique ait donné des résultats significatifs en ce sens;

c) finalement, l'élimination de la notion de temps subjectif du champ scientifique a opéré une transformation profonde de la conception classique de la causalité, conception qui, reposant sur l'axe temporel passé-présent, accordait à la causalité un caractère substantialiste.

C'est-à-dire que le sujet conscient (ou la substance) comportait en lui-même l'explication de son action; pour expliquer l'univers, l'on référait à une conscience divine et pour expliquer l'action des vivants, l'on référait à une forme immanente et consciente. En général, l'on ne percevait pas la cause et l'effet comme étant homologues ou de même nature. La cause était toujours recherchée dans l'ordre des formes conscientes, et les effets dans l'ordre des phénomènes observables et accidentels. Dans une telle perspective, la cause jouissait d'une antériorité métaphysique sur l'effet. A notre avis, cela provient du fait que l'on encadrait la

causalité dans le temps subjectif des hommes, temps qui opposait la durée éternelle d'une conscience divine à la durée finie des êtres créés. Cette coupure temporelle fondait l'intelligibilité de toute causalité: la cause est toujours antérieure à ses effets, parce que ceux-ci ne sont que des instants dans la durée linéaire de celle-là. Un tel substantialisme s'opposait donc à l'objectivation scientifique qui pose que tous les éléments significatifs (les causes et les effets) d'un système sont contemporains. Nous devons cette transformation de la notion de la causalité au courant mécaniste qui a tiré cette nouvelle intelligibilité d'une réflexion épistémologique sur la mécanique de l'horloge, dont l'action est toujours une fonction directe d'un rapport de force entre les éléments qui la composent.

Cependant, cette transformation de la notion de causalité ne s'est pas opérée sans provoquer un état de crise constant au sein de l'épistémologie. Désormais, il fallait soit nier la causalité ou soit l'accepter comme la condition 'sine qua non' de la science. David Hume (1711-1776) adopta une position psychologiste qui, sans nier catégoriquement la causalité, avançait tout de même que l'idée de causalité n'a d'autre source qu'une habitude psychologique provoquée par la perception répétée de deux phénomènes successifs⁷. D'autres, dont Simon Laplace (1749-1827) et Claude Bernard (1813-1878), adoptèrent une attitude épistémologique et fondèrent leur conception de la causalité sur l'axe temporel "présent-futur". Cette nouvelle pensée déterministe peut se formuler ainsi:

⁷D. Hume, Enquête sur l'entendement humain, traduit par A. Leroy, Paris, Editions Aubier-Montaigne, 1947.

les mêmes conditions produisent toujours les mêmes effets, et la science ne peut expérimenter et prédire qu'à cette condition⁸. Ajoutons ici que cette épistémologie ne réintroduit pas la temporalité dans la science, car les prédictions scientifiques se fondent toujours sur une projection du présent dans le futur.

Et plus récemment, cette problématique de la causalité prit une toute autre allure:

Ainsi donc, des événements ont lieu dans le domaine microscopique qui n'admettent pas d'interprétation causale parce que leur déroulement spatio-temporel est hors de notre atteinte. Les relations d'incertitude disent qu'il est impossible de mesurer simultanément et avec certitude, deux grandeurs d'état appartenant l'une et l'autre à un même système, par exemple la position et la vitesse d'une particule (...). La question essentielle est dès lors celle-ci: le fait que les processus élémentaires ne soient pas analysables signifie-t-il que ce qui se passe dans l'univers microscopique est soumis à un hasard pur et non calculable, et non plus à un ordre causal?⁹.

Face à ce problème, deux épistémologies contradictoires émergèrent: l'une saisit cette occasion pour réfuter l'idée du déterminisme, et l'autre développa la notion de causalité probabiliste.

Mais, quoi qu'il en soit de ce débat, l'on peut dire que si la science considère toujours que les causes et les effets sont contemporains, l'on ne recherche plus cependant une relation univoque entre eux.

⁸Cette formulation s'inspire de l'Introduction à l'étude de la médecine expérimentale de C. Bernard, Bibliothèque du cheval ailé, 1952.

⁹Arthur March, op.cit., pp. 238-239.

(...) la physique fait apparaître la causalité comme un principe incomparablement plus complexe que ne le reconnaît habituellement la philosophie. Un événement E ne renvoie pas simplement à un événement E' comme à sa cause; il est lié, sur le mode causal, à tout ce qui s'est passé dans l'univers. Il ne suffit donc pas, pour décrire la causalité, de dire que tout effet a une cause. Lorsqu'il lui faut faire intervenir une loi impliquant la causalité, le physicien doit entendre par ce terme une propriété de la Nature dont un principe général permet de rendre compte. Il ne pourra formuler ce principe de façon valable que si la Nature a une configuration qui rend possible de déduire, de l'état présent d'un système, son état à venir¹⁰.

D'après nous, cette distanciation entre la cause et l'effet a engendré le fait suivant: à un certain stade de son développement, toute science découvre une dimension de la réalité inconnue du commun -- ex.: la biologie cellulaire, la physique nucléaire, l'inconscient psychologique, etc. -- et tend à expliquer le connu par cet inconnu. Il en résulte inévitablement que cette dimension de la réalité, que nous livrent immédiatement nos sens, est traitée comme l'effet global d'une autre dimension que nous connaissons à peine, et dont l'accessibilité est fournie par la conjugaison d'une théorie abstraite et d'une technique d'observation raffinée. Et c'est dans une telle optique que la psychanalyse, la linguistique et l'anthropologie structurales se sont affirmées. Toutes ces sciences considèrent que l'explication des phénomènes conscients doit être recherchée dans l'inconscient¹¹. Notre thèse de l'inconscient dialectique s'inscrit donc dans ce vaste courant épistémologique qui subordonne les

¹⁰A. March, op.cit., p. 189.

¹¹Pour plus de détails à ce sujet, voir C. Lévi-Strauss, Anthropologie structurale, Paris, Plon, 1969.

données de la perception immédiate aux données plus abstraites d'une connaissance scientifique.

Dans ce chapitre, nous avons examiné les conditions et les idées épistémologiques qui, selon nous, ont permis aux sciences exactes -- et, notamment à la physique contemporaine -- d'accéder à un très haut niveau d'abstraction théorique. Et dans les prochains chapitres, nous nous proposons de traduire les postulats qui ont fondé nos hypothèses, en un cadre théorique qui soit compatible avec les principales normes de cette épistémologie scientifique.

CHAPITRE III

LA DIALECTIQUE HORIZONTALE: OPERATION DE L'ESPRIT HUMAIN

1. Introduction

Au premier chapitre de cette thèse, nous avons avancé que la dialectique horizontale offre à l'analyse sociologique un caractère universel, alors que son pendant vertical -- c'est-à-dire cette dynamique historique qui opère la stratification sociale --, n'apparaît que dans les sociétés où un nombre restreint de familles s'accaparent une partie du surplus économique et s'érigent ainsi en classes sociales. Si nous avons donné une explication de la non-universalité de cette dynamique historique, nous n'en avons cependant pas fait autant quant à l'universalité de la dialectique horizontale. Et c'est ce que nous entendons faire dans le présent chapitre.

Les faits sociaux universels trouvent le plus souvent leur explication dans des considérations portant soit sur l'ordre biologique ou soit sur l'ordre de l'esprit humain¹. Mais, l'on ne peut

¹A titre d'exemple de l'explication biologique, rappelons que B. Malinowski fondait sa théorie fonctionnaliste de l'ordre social sur l'universalité des besoins biologiques. A cet effet, voir son ouvrage Une théorie scientifique de la culture, traduit par Pierre Clinquart, Paris, François Maspéro, 1968.

Quant à l'autre type d'explication, citons l'exemple de C. Lévi-Strauss qui a fondé sa théorie du langage matrimonial sur l'universalité de trois structures de l'esprit humain: la règle, le principe de réciprocité et le don. Il exposa cette thèse dans Les structures élémentaires de la parenté, Paris, P.U.F., 1949.

envisager une explication biologique, car celle-ci n'offre que des modèles d'intégration, alors que la dialectique se manifeste à travers certaines discontinuités sociales. Nous nous bornerons donc à concevoir la dialectique horizontale comme une opération inconsciente de l'esprit humain.

Ce faisant, et à la lumière des considérations épistémologiques exposées au chapitre précédent, nous traduirons ce postulat empirique en un cadre conceptuel abstrait. Rappelons qu'il est empirique dans ce sens qu'il est l'un des trois concepts sur lesquels nous avons fondé nos hypothèses. Ainsi, nous serons fidèle à nos deux principes épistémologiques: à savoir, qu'une théorie a un aspect intentionnel et un aspect objectif; c'est-à-dire qu'elle est une construction réfléchie qui amalgame des concepts empiriques et des concepts épistémologiques dans un tout cohérent et objectif.

Nous construirons donc une théorie en nous basant d'abord sur un seul des trois postulats empiriques qui furent présentés au début du chapitre précédent. Et cela, parce que l'explicitation des deux autres postulats -- soit celui de la dialectique horizontale comme virtualité du devenir social et celui de l'actualisation historique de cette virtualité --, suppose l'explicitation préalable de la notion d'une opération dialectique de l'esprit humain. Nous serons ainsi amené à développer, au cours de cette explicitation, les deux autres postulats.

Nous avons déjà affirmé que les théories des sciences exactes se sont développées grâce à une impulsion épistémologique qui posait l'a-temporalité de leur objet. Suivant cet exemple, nous allons remanier

le concept de dialectique de façon à en exclure toute connotation temporelle qui ne soit positive ou mesurable. Il nous faut donc élaborer des schèmes conceptuels qui posent l'a-temporalité de notre objet. Il n'y a de sciences abstraites et objectives qu'à ce prix.

Mais, pour ce faire, nous procéderons en deux étapes: en premier lieu, nous assignerons au concept de téléologie (ou de la finalité de l'action humaine) un caractère a-temporel; en second lieu, nous montrerons que la notion de dialectique peut être vue comme une structure téléologique complexe. Certains puristes pourraient s'objecter à cette tentative d'introduire dans la science un concept tiré de la philosophie classique. Mais, pour nous justifier, nous vous référons à l'ouvrage déjà cité de J. Piaget, dans lequel l'auteur affirme qu'il n'y a pas de frontières stables et de jure entre les idées philosophiques et les idées scientifiques: tout concept philosophique peut devenir scientifique; il suffit seulement de lui donner une formulation vérifiable. Et à titre d'exemple, il cite le cas de la cybernétique qui a réussi à traduire la notion classique de téléologie en termes scientifiques. Et d'après nous, si vous nous permettez une parenthèse, le succès de cette discipline tient au fait que les cybernéticiens ont doté la notion de téléologie d'une forme a-temporelle². Ce qui devenait inévitable dès lors qu'ils établissaient, par le mode d'abstraction, un lien très étroit entre la notion de finalité et la notion de système abstrait, qui est en

²Qu'ils l'aient fait intentionnellement ou non est sans importance, du moment que l'on indique comment une telle transformation s'est effectuée.

soi un dérivé du concept de machine. Or, celui-ci (rappelons-le) offre toujours un modèle d'analyse spatial. Et à l'intention de ceux qui ne sont pas encore familiers avec cette orientation de la cybernétique, laissons parler Sebastian K. Saumjan:

Il convient de souligner que la cybernétique ne s'intéresse à ces machines (l'auteur fait ici allusion aux machines qui transforment une forme d'information en une autre) que du point de vue de haut niveau d'abstraction qu'elles constituent et non pas du point de vue de leur forme concrète. « La cybernétique est l'étude de tout système capable de percevoir, conserver et exploiter une information et de l'utiliser à des fins de direction et de régularisation »³.

En somme, l'examen du cas de la cybernétique nous apprend deux choses: a) un système abstrait a le double avantage de participer (en tant que dérivé du concept de machine) de la spatialité qui caractérise la machine et de jouir (en tant qu'abstraction) d'une certaine plasticité qui lui permet de multiples applications; b) l'on peut dépouiller une notion de sa temporalité en l'intégrant dans un système abstrait à titre de fonction interne ou de propriété.

Dans notre construction théorique, nous adopterons cette méthode, mais en l'utilisant en sens inverse: nous épurerons d'abord la notion de téléologie de toute connotation temporelle qui ne soit positive ou mesurable, ensuite nous traiterons la notion de dialectique comme une structure téléologique complexe, et finalement, nous ferons de cette dialectique une fonction interne d'un système social abstrait que nous désignerons par les vocables de "langage social". Si nous

³K. Sebastian Saumjan, "La cybernétique et la langue", in Problèmes du langage, Paris, Gallimard, Collection Diogène, 1966.

procédons ainsi, c'est dans le but d'assurer une certaine intentionnalité à notre théorie, en la construisant selon un mode d'explicitation progressif de la notion de dialectique. Et d'ailleurs, cette procédure inverse nous gardera contre deux pensées extrémistes: d'une part, en construisant un système social abstrait à partir de la notion de dialectique, nous éviterons de voir dans le fait social un système qui ne comporte pas de ruptures endogènes -- nous nous inscrivons ainsi contre toute théorie qui considère le social comme un système d'éléments intégrés --; d'autre part, en explicitant la notion de dialectique horizontale comme une fonction interne du système social conçu comme un langage, nous adjoindrons la notion de communication sociale à la notion de rupture sociale -- nous nous dissocions en ceci de toute théorie qui réduit le "réel" social à sa seule dimension conflictuelle.

Quoique contradictoires, chacune des deux théories auxquelles nous venons de faire allusion a été largement vérifiée: l'une, par les fonctionnalistes et les structuralistes et l'autre, par les dialecticiens. Dans un tel contexte, une seule mesure s'impose: l'on se doit d'atteindre un compromis. C'est pourquoi nous avançons que le système social devrait être étudié à deux niveaux. D'après nous, il y a dans le phénomène social une force dialectique qui se manifeste à travers une rupture sociale fondamentale et une force d'intégration qui se fonde sur la communication sociale en tant que réponse à cette rupture. Nous ne développerons pas davantage ces idées car le chapitre suivant portera spécifiquement sur cette thématique. Pour l'instant, revenons donc à la notion de téléologie.

2. L'action téléologique et le temps nul

Si l'on examine le mécanisme de l'action téléologique individuelle, l'on peut observer que les faits suivants s'y retrouvent toujours: a) deux termes, dont l'un est posé comme réel et l'autre comme irréel; b) une structure directionnelle de l'action; c) entre ces deux termes, l'esprit établit une relation de temps nul; d) et finalement, des unités combinables d'action spatio-temporelles. A notre avis, cet ensemble de faits constitue le mécanisme de toute action individuelle caractérisée par une certaine finalité. Que cette action soit consciente ou automatique importe peu, car l'automatisme se modèle sur des actions conscientes répétées.

Evidemment, tout cela peut paraître vide de sens tant qu'on ne l'explicitera pas à l'aide d'une illustration quelconque. Analysons donc l'exemple concret suivant et déterminons si l'on y retrouve les faits que nous venons d'énumérer: soit, un homme X qui marche de sa demeure (terme a) jusqu'à son usine (terme b). Si l'on se place dans l'optique de cet homme X qui projette de marcher de sa demeure jusqu'à l'usine, il devient évident que pour lui⁴, le départ de sa demeure constitue une réalité, alors que son arrivée à l'usine, en tant que destination, sera une irréalité tant que son action de marcher ne sera pas complétée. Cette action téléologique se décompose donc en deux termes: l'un étant perçu comme réel (soit le terme a) et l'autre comme irréel (soit

⁴Enoncé (a).

le terme b). L'on peut donc affecter à celui-là le signe + et à celui-ci le signe -. La seule utilité de l'emploi de ces signes est de montrer que l'action téléologique⁵ a une structure directionnelle: ce type d'action commencera toujours à un terme + pour se terminer à un terme -.

Dans l'action téléologique, il y a plus qu'une structure directionnelle, l'on y retrouve également une analyse des deux termes qui la fondent. Quand cet homme X s'est proposé de marcher jusqu'à l'usine, il a dû préalablement évaluer la distance entre sa demeure et l'usine (soit les termes + et -) et choisir un moyen de déplacement en fonction de cette distance. A travers cette analyse, nous assistons à une intervention de l'esprit qui se représente ces deux termes dans le même acte psychologique; ce qui a pour effet d'établir⁶ entre eux une relation de temps nul. En procédant ainsi, l'esprit fournit un cadre téléologique abstrait ou a-temporel qui délimite l'action dans sa durée. Pour expliquer cette proposition, il serait pertinent de revenir à notre exemple concret. La durée réelle de l'action de cet homme X est fonction du nombre de pas qu'il exécute pour franchir une certaine distance⁷. Mais ces unités d'action spatio-temporelles sont combinables indéfiniment. Ainsi, pour s'intégrer fonctionnellement au projet de l'homme X, elles doivent être délimitées dans un cadre de référence qui relève d'un autre ordre de la réalité. Et ce cadre, que l'on pourrait qualifier de téléologique,

⁵Enoncé (b).

⁶Enoncé (c).

⁷Enoncé (d).

est comme un espace mental pur constitué de deux éléments, soit les termes + et - d'une action caractérisée par une certaine finalité, qui sont posés par voie d'abstraction en relation de temps nul, et entre lesquels une action spatio-temporelle se déroule en y cherchant direction et délimitation.

Nous disons que le temps téléologique est nul dans ce sens que l'esprit analyse dans le même acte psychologique deux termes qui délimitent une action projetée et qui ne sont dissociés que par la durée effective du déroulement de cette action. Au temps nul de l'esprit, correspond donc une durée délimitée et mesurable de l'action. Si le temps nul est une notion qualitative de par son origine même (c'est-à-dire en tant qu'il est un phénomène de l'esprit), la durée de l'action, quant à elle, permet la mesure en tant qu'elle est fonction d'une combinaison linéaire d'unités spatio-temporelles (ex.: le nombre de pas exécutés pour franchir une distance donnée).

Et repris autrement, le mécanisme de l'action téléologique individuelle implique un rapport de subordination entre deux ordres de la réalité: l'esprit dote l'action d'un cadre de référence a-temporel qui donne limites et direction à des unités d'action spatio-temporelles qui relèvent de l'ordre biologique ou physique⁸. En ceci, nous sommes tributaire de la pensée lévi-straussienne qui prétend que le fait humain offre un double aspect: nous y trouvons un certain nombre de structures de l'esprit formalisant un ensemble de données biologiques

⁸Ou de tout autre ordre réductible à une comptabilisation d'un nombre quelconque d'unités.

qui, relativement au fait culturel, sont sans détermination⁹.

Nous croyons avoir ainsi épuré la notion de téléologie de toute connotation temporelle qui ne soit positive ou mesurable. Nous n'y avons laissé que les notions de temps nul et de durée comptabilisable.

Pour conclure, disons que le temps téléologique nul, c'est la participation de l'esprit humain à l'action concrète des hommes. Ceci ne surprend guère car l'esprit semble toujours agir ainsi. Les mathématiques ne sont-elles pas des constructions a-temporelles de l'esprit qui ont permis à l'homme d'assurer son primat sur son environnement physique? Et de plus, si l'esprit humain est une réalité, il nous faut lui trouver une fonction précise dans l'action humaine. Et, à notre avis, cette fonction est téléologique dans ce sens qu'elle offre à l'action spatio-temporelle une direction et une délimitation.

Après cette traduction scientifique du concept de téléologie que la philosophie classique nous a transmis, notre nouveau propos consistera donc à lier ce concept à celui de dialectique. Il s'agira en somme d'explicitier celui-ci à la lumière de celui-là.

3. Le caractère téléologique de la dialectique horizontale

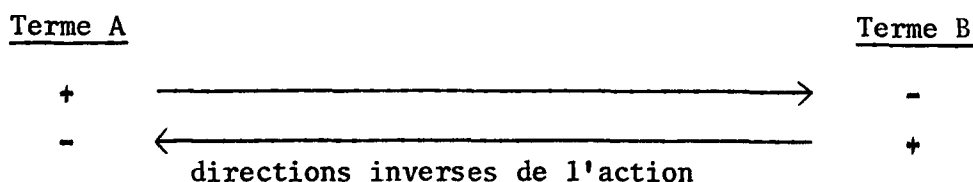
Il est reconnu que l'esprit peut composer une structure complexe à partir de plusieurs structures simples ou élémentaires¹⁰, mais

⁹Claude Lévi-Strauss, op.cit.

¹⁰A cet effet, voir Ibid.

dans ce travail, nous tenterons de montrer qu'une structure complexe peut également surgir de la manipulation (par l'esprit) d'une seule structure simple.

Nous avons déjà dit que la structure de l'action téléologique individuelle peut être vue comme une relation abstraite et a-temporelle établie entre deux termes, dont l'un est affecté d'un signe + et l'autre, d'un signe -. Cette structure peut être dite simple (ou élémentaire) et asymétrique¹¹. Et si on la dédouble en inversant les signes, nous obtiendrons alors la structure suivante: $\begin{matrix} + & - \\ - & + \end{matrix}$, structure qui pourrait bien être celle d'une dialectique à propriété téléologique. En somme, nous avançons que l'esprit peut poser entre deux termes une double relation de temps nul par l'inversion des signes ou de l'asymétrie. Si dans la structure simple, l'action spatio-temporelle consiste en un éloignement du signe + vers le signe - ($\begin{matrix} + & \xrightarrow{\hspace{2cm}} & - \\ \text{direction de l'action} \end{matrix}$), pourquoi dans la structure dialectique, l'action ne consisterait-elle pas en un double éloignement en directions inverses. Ce qui pourrait être représenté ainsi:



En termes sociologiques empiriques, cela reviendrait à dire que l'action humaine, encadrée par une structure dialectique, a comme effet de différencier les deux termes que nous trouvons à la base de cette structure

¹¹Il y a rapport asymétrique dans ce sens qu'un des deux termes est perçu comme réel et l'autre, comme irréel.

complexe, car la différenciation est en soi un éloignement réciproque entre deux termes (ou plus).

Mais, comme tout ceci est abstrait, il serait pertinent maintenant de montrer comment une telle acception théorique de la notion de dialectique peut nous éclairer quant à la vérification de nos hypothèses:

a) une double relation asymétrique entre les systèmes de consommation et de production (les deux termes de la dialectique horizontale). Cela se vérifie bien dans le cas des sociétés industrielles¹². A ce propos, l'on remarque que les sociétés industrielles se caractérisent par un double système totalitaire au point de vue motivation: d'une part, nous y trouvons la famille et son milieu immédiat comme sources de motivation quasi-unique pour la majorité de la population (soit les classes non-privilegiées). Leur participation sociale quotidienne est minimale et consiste surtout en une intégration partielle dans le monde du travail. Et la motivation largement prédominante de cette intégration, c'est la recherche d'un salaire susceptible de subvenir aux besoins de consommation qui s'inscrivent dans le cadre familial (y incluant le milieu immédiat). Certaines recherches américaines ont démontré que plus l'on baisse dans l'échelle des catégories professionnelles, plus le salaire est l'unique motivation au travail¹³. D'autre part, comme d'aucuns le savent, le

¹²Pour vérifier cet énoncé dans les autres types de sociétés, il nous faudra étudier plus attentivement certaines monographies anthropologiques et sociologiques.

¹³Pour plus de détails à ce sujet, voir Richard H. Hall, op. cit.

milieu de la production est rationalisé en fonction des profits qui desservent les intérêts particuliers des classes possédantes. En somme, la communication continue entre ces deux systèmes totalitaires est minimale. En effet, elle semble n'être le fait que du système monétaire;

b) une différenciation croissante de ces deux systèmes. Pour vérifier systématiquement cet énoncé, il nous faudra démontrer que plus une société s'industrialise, plus les variables suivantes se polarisent: le milieu écologique social, le milieu organisationnel et finalement, le système des attitudes sociales;

c) une limite structurelle de cette différenciation, car toute téléologie est un cadre qui donne, non seulement une direction à l'action spatio-temporelle, mais également une délimitation de sa durée. Si cet énoncé est juste, il nous faudra trouver dans les sociétés où cette différenciation est maximale, certains facteurs "déstructurants", c'est-à-dire certains facteurs qui tendent à syncrétiser les rôles économiques des sexes qui ont été polarisés par la dialectique horizontale dont ils constituent la base;

d) des unités d'action spatio-temporelles combinables en soi indéfiniment. Nous avons déjà dit que le cadre téléologique (comme oeuvre de l'esprit) dirige et délimite des unités d'action spatio-temporelles qui relèvent d'un autre ordre que celui de l'esprit. Et comme nous concevons la dialectique horizontale comme une structure téléologique complexe, il nous faudra alors démontrer, plus systématiquement que nous ne l'avons fait au premier chapitre, que l'action historique des familles privilégiées (érigées en classes sociales) est une dynamique spatio-temporelle

qui trouve sa structure ou sa finalité dans un autre ordre de la réalité: soit celui de la dialectique horizontale en tant qu'opération de l'esprit humain.

Ainsi, en dépouillant la notion de dialectique de toute connotation temporelle qui ne soit positive ou mesurable, nous avons élaboré une théorie abstraite et objective (dans le sens que nous lui avons donné au chapitre II).

Mais arrêter là notre construction théorique serait contredire l'un de nos principes épistémologiques de base: à savoir qu'une théorie doit avoir une certaine intentionnalité, une certaine visée sur la réalité empirique. Ayant eu comme unique souci d'abstraire et d'objectiver, nous avons réduit le temps social effectif à une combinatoire linéaire d'unités spatio-temporelles. Mais cette réduction crée une homologie entre le temps social et le temps naturel. Or nous ne croyons pas être en droit d'établir une telle équivalence entre la réalité naturelle et la réalité humaine. Autrement, le phénomène social aurait été intégré depuis longtemps dans l'épistémologie générale de la science, et les théories sociologiques auraient déjà atteint le stade des formalisations mathématiques. Nous n'hésiterons donc pas à qualifier le fait humain d'ambivalent quant à son encadrement général. Il est et subjectivité et objectivité; il s'inscrit et dans le temps et dans l'espace.

4. L'ambivalence du fait humain

Pour se convaincre de cette ambivalence, l'on n'a qu'à réfléchir sur les deux points suivants: a) toute culture est une réalité objective pour ceux qui y participent et une réalité subjective pour ceux qui la contestent ou qui la voient de l'extérieur (ex. 1: les sociétés primitives perçoivent leur culture comme un ordre extérieur (à leur subjectivité) que leur imposent les dieux et/ou les ancêtres, alors que les anthropologues tendent à percevoir ces mêmes cultures comme l'expression d'une subjectivité collective; ex. 2: l'idéologie capitaliste est perçue par les capitalistes eux-mêmes comme un ordre imposé par la nature, alors que les radicaux de gauche conçoivent cet ordre comme l'expression subjective des classes possédantes; ex. 3: la confrontation des cultures à la suite des Grandes Découvertes n'est pas étrangère aux courants relativistes qui ont ébréché la conception européenne absolutiste de la morale, de la religion, de la politique); b) le double rapport déterministe entre l'homme et la culture est paradoxal:

It sounds paradoxical, or perhaps illogical, to describe culture as a determinant of the behavior of the very species that created it¹⁴.

Mais, d'après nous, ce paradoxe s'estompe si l'on encadre le phénomène humain dans un continuum temps-espace. Cette explication nous est suggérée par le fait anthropologique suivant: l'homme primitif crée des dieux qu'il situe dans un temps originel absolu, et les actions (imaginaires)

¹⁴Elman R. Service, op.cit., p. 35.

de ces dieux servent de prototypes aux actions de l'homme situé dans un espace physique donné¹⁵. C'est en reliant les deux dimensions de son action que l'homme peut dédoubler son pouvoir causal: en un premier mouvement, il se projette dans un temps absolu sous des formes imaginaires, et en un deuxième, il s'inscrit dans l'espace en se soumettant à l'ordre que révèlent ces formes imaginaires. Si, dans notre explication, nous nous sommes servi d'un fait anthropologique, il ne faut pas en conclure pour autant qu'un tel dédoublement du pouvoir causal humain est une exclusivité de l'homme primitif. Car nous le retrouvons également dans les autres types de sociétés, mais sous une forme plus sociale (ex.: dans les sociétés dites historiques, les rois s'affichent comme les interprètes ou les représentants des dieux).

Il semble donc que cette mise au point sur notre construction théorique nous fasse voir un paradoxe épistémologique qui pourrait bien être propre aux sciences de l'homme. Toute science se doit et d'être un agencement a-temporel de concepts (= l'aspect objectif de la théorie) et d'avoir une visée sur la réalité extérieure à l'homme (= l'aspect intentionnel ...). Au niveau des sciences exactes, ces deux exigences ne posent pas de problème car, leur objet étant a-temporel du point de vue de l'observateur, l'intentionnalité et l'objectivité de leurs théories vont dans le même sens. Mais, au niveau des sciences de l'homme, une contradiction semble surgir entre ces deux aspects de la théorie scientifique: celui-là exige que l'on considère le phénomène humain comme une

¹⁵Pour plus de détails au sujet du temps originel mythique et du caractère prototype de l'action des "dieux", voir Eliade Mircea, Aspects du mythe, Paris, Gallimard, Collection Idées, 1968.

réalité ambivalente (temps-espace), alors que celui-ci n'admet comme critère de la construction théorique que la spatialité¹⁶. Le problème étant posé, il s'agit maintenant de voir si ce paradoxe des sciences de l'homme constitue oui ou non une impasse épistémologique.

Selon nous, ce paradoxe est soluble si l'on pose le principe épistémologique suivant: il y a identité de nature entre le sujet pensant et le sujet en action. En d'autres termes, la science et le phénomène humain en général seraient soumis aux mêmes lois. Et comme la science est un effort d'objectivation par lequel le temps et la subjectivité deviennent respectivement espace et objectivité, pourquoi ne pas considérer le fait humain comme l'oeuvre d'un effort semblable. L'objet des sciences de l'homme serait ce niveau de l'univers où le temps et la subjectivité se traduisent en espace et en objectivité. Ainsi, nos deux principes épistémologiques de base ne se contrediraient plus: par son intentionnalité, la théorie (du fait humain) viserait l'ambivalence de son objet, et par son objectivité, elle continuerait d'être un agencement a-temporel de concepts.

Ces considérations épistémologiques nous permettent d'avancer une explication du retard des sciences de l'homme sur les sciences de la nature. Il nous apparaît fort naturel que la science ait connu ses premiers succès dans cette dimension de l'univers où le temps est quasi-inexistant¹⁷. Nous avons là une condition privilégiée qui a permis aux

¹⁶Voir le chapitre II.

¹⁷Du point de vue de l'observateur.

théories des sciences de la nature de se développer sans contradiction. Tandis que le développement des théories des sciences de l'homme s'est toujours heurté à un conflit entre l'intentionnalité et l'objectivité théoriques; faire une science objective et abstraite du fait humain consistait trop souvent à le perdre de vue et, par la suite, à ignorer sa signification.

D'après nous, les sciences de l'homme ne se développeront vraiment que si l'on arrive à bien situer notre objet dans un continuum temps-espace. A la thèse que les phénomènes physiques sont quantifiables et mesurables parce qu'ils sont encadrés dans un espace donné, il faut ajouter la thèse que le fait humain est signification et mesure parce qu'il relève du temps et de l'espace. Dans cette optique, le temps serait la dimension d'un pôle subjectif et rétréci et l'espace, la dimension d'un pôle objectif et atrophié (ou élargi). Cela implique chez l'homme la capacité de transformer le temps en espace, mais non de façon absolue. Dans cette transformation la subjectivité ne disparaît pas, elle semble plutôt s'incorporer des éléments tirés du monde physique¹⁸ de façon à ce que l'intérieur du fait humain soit subjectif et son extérieur, objectif.

Si notre thèse est juste, il nous faudra donc éviter ces tentatives à prendre comme objet exclusif l'un ou l'autre des pôles du continuum temps-espace. A n'envisager que le rétréci, l'on risque de verser soit dans l'idéalisme, soit dans le moralisme, soit dans le typologisme

¹⁸Ici, nous nous inspirons du rapport que E. Durkheim a établi entre le symbolisme collectif et les objets physiques dans Sociologie et philosophie, Paris, P.U.F., 1963.

"wébérien". Et à ne considérer que l'élargi, l'on risque de verser dans le réalisme et dans l'empirisme purs.

A partir de ces réflexions, nous pourrions pousser plus loin la construction de notre théorie. Nous atteindrions ainsi un niveau d'abstraction plus élevé qui nous rendra, nous l'espérons bien, la tâche de la vérification plus simple et plus déterminante.

Ce nouveau pas exige que nous construisions un concept qui rende compte de la transformation du temps et de la subjectivité en espace et en objectivité. Et, pour ce faire, nous n'avons qu'à expliciter notre concept de dialectique en fonction de cette nouvelle exigence. Ainsi, l'intentionnalité de notre théorie sera doublement assurée, car le concept de dialectique a déjà une visée sur la réalité empirique.

Nous assignerons donc à la dialectique la fonction de transformer le temps en espace et la subjectivité et objectivité. Ce concept pourra s'acquitter de sa nouvelle fonction (théorique), si on l'explique à deux niveaux: a) à la thèse que la dialectique est une opération téléologique par laquelle l'esprit pose une double relation de temps nul entre deux termes, l'on ajoutera que la dialectique est un mécanisme à double structure a-temporelle ($\uparrow \downarrow$) qui permet la filtration du temps et de la subjectivité de façon à ce qu'ils s'incorporent des éléments objectifs et physiques (ou spatiaux); b) et dans cette optique, pourquoi ne pas voir dans la différenciation opérée par la dialectique, une organisation des éléments physiques que la subjectivité s'incorpore. Nous aurions dès lors un schéma général du fait humain: la dialectique serait un intermédiaire entre le temps et l'espace, intermédiaire qui,

d'une part, permet à la subjectivité (individuelle ou collective) de s'incorporer des éléments physiques et, d'autre part, tend à différencier ces éléments en deux pôles. C'est ainsi que le milieu humain serait créé; la traduction dialectique du temps en espace serait, d'un point de vue purement théorique, la création d'un espace humanisé, d'un espace à signification subjective.

Au prochain chapitre, nous tenterons de faire de la dialectique, ainsi conçue, la loi générale du fait humain. Mais il faudra entendre par loi générale, un principe qui différencie un système donné des autres systèmes. L'avantage d'une telle définition, c'est qu'elle n'exclut pas qu'éventuellement une autre loi générale intervienne ou, même, la remplace. Et ce système différencié par la dialectique, nous le désignerons sous les vocables de "langage humain". Mais, concevoir la dialectique comme une propriété interne du langage exigera que l'on établisse une nette distinction entre le langage et la communication. Et tel sera le propos du prochain chapitre.

CHAPITRE IV

VERS UNE CONCEPTION DIALECTIQUE DU LANGAGE SOCIAL

1. Langage ou communication

L'un des objectifs de ce travail est de montrer l'utilité d'établir une démarcation nette entre le langage et la communication. Et nous soutenons de plus que la spécificité (loi qui différencie un système naturel des autres systèmes naturels) du fait humain doit être recherchée au niveau du langage qui serait conçu comme un système dans lequel la communication serait un élément fonctionnel.

Depuis l'avènement de la linguistique structurale et de la phonologie, le concept de structure de communication s'est fort répandu dans les sciences de l'homme. Mais, malheureusement, cet important courant de pensée confondait langage et communication et opérait une réduction non-fondée en liant la spécificité du fait humain au caractère rationnel de la communication. Cette réduction a d'abord été le fait des linguistes N. Troubetsky et R. Jakobson, dont les oeuvres inspirèrent une théorie générale de l'homme fondée sur "l'intelligibilité totale des structures de communication comme expression d'une raison universelle"¹.

¹Luc Heusch, "Vers une mythologie", in Revue Critique, Paris, 1965, p. 69.

Parmi les représentants de cette théorie générale de la communication humaine, nous retenons tout spécialement le nom de C. Lévi-Strauss, d'une part parce qu'il a été le premier à l'appliquer à divers domaines de l'anthropologie sociale et culturelle, et d'autre part, parce qu'il a notamment élaboré une théorie du langage matrimonial à laquelle nous devons quelques-uns des concepts de base de la théorie du langage social que nous développerons dans ce chapitre. Mais nous nous dissociions de la pensée lévi-straussienne dans la mesure où elle se rattache à la théorie moniste de Troubetzkoy et de Jakobson par le postulat suivant:

Que les relations entre les sexes puissent être conçues comme une des modalités d'une grande fonction de communication, qui comprend aussi le langage (...)².

Nous voyons déjà, en germe, dans ce postulat, une théorie qui va s'articuler en privilégiant l'intelligibilité des structures de communication. Face à ce réductionnisme, la question n'est pas à notre avis de déterminer s'il est viable ou non d'un point de vue scientifique, car il a manifestement une grande valeur heuristique. Et, à ce propos, voici en quels termes Lévi-Strauss décrit toutes ses possibilités d'application:

Sans réduire la société ou la culture à la langue, on peut amorcer cette "révolution copernicienne" (comme disent MM. Haudricourt et Granai) qui consistera à interpréter la société, dans son ensemble, en fonction d'une théorie de la communication. Dès aujourd'hui, cette tentative est possible à trois niveaux: car les règles de la parenté et du mariage servent à assurer la communication des femmes entre les groupes, comme les règles économiques servent à assurer la communication des biens et des services, et les règles linguistiques, la communication des messages³.

²C. Lévi-Strauss, Les structures élémentaires de la parenté, p. 613.

³Idem, Anthropologie structurale, p. 95.

Vu les succès éclatants de cette théorie de la communication, il nous semble qu'il serait plus pertinent de lui assigner les limites qu'imposera une interrogation sur le niveau de la réalité humaine qu'un tel réductionnisme rend accessible.

D'après nous, il est fort probable que là où le fait humain se laisse saisir comme un ensemble de structures de communication, nous ne touchions pas à un niveau capable de fournir une loi qui démarque les faits humains des autres faits naturels. Car, il semble, si l'on se fie à une certaine hypothèse de la biochimie, que la "grande fonction de communication" soit la loi fondamentale des corps vivants plutôt que la propriété de l'espèce humaine. Et, dans son article déjà cité, L. de Heusch, voulant montrer que Lévi-Strauss n'avait pas eu tort de s'écarter de la pensée dualiste (culture-nature) qu'il exposa dans ses premiers écrits, décrit dans les termes suivants cette hypothèse qui suggère l'existence d'une continuité entre la culture -- conçue comme un ensemble de structures de communication -- et la nature:

(...) l'assemblage fort complexe des vingt acides aminés sur lequel se fonde l'architecture des protéines, c'est-à-dire toutes les structures du monde vivant, paraissent liés à l'"information" que l'acide desoxiribonucléique (ADN) transmet à l'acide ribonucléique (ARN) "messager" en composant une chaîne linguistique à partir de quatre bases seulement⁴.

Ainsi, il semble que le modèle (linguistique) phonologique s'applique aussi bien aux structures de communication bio-chimiques qu'aux structures de communication humaines. Il n'est donc pas arbitraire d'affirmer l'idée que la "grande fonction de communication" démarque deux niveaux

⁴Ibid., p. 691.

de l'univers: l'organique et l'inerte.

En conclusion, disons que l'approche lévi-straussienne permet de déceler dans le fait humain ce qui est encore organique et qu'en conséquence, la spécificité du fait humain devrait être recherchée à un autre niveau de la réalité. A notre avis, il importe de formuler une théorie qui permette la saisie du fait humain dans sa dimension spécifique, c'est-à-dire là où il se différencie de tout autre système. Et montrer comment l'homme se différencie des autres espèces animales, c'est trouver "ipso facto" cette loi, car l'animalité est déjà une structure différenciée de tout autre ordre naturel.

Mais si l'approche structuraliste de la communication, qui situe d'emblée son objet dans l'inconscient humain, établit une continuité entre la culture et la nature, peut-être qu'une théorie de la communication inter-individuelle -- qui situe son objet au niveau de la conscience -- pourrait se révéler plus féconde quant à notre recherche. C'est pourquoi nous ferons maintenant une brève critique de la théorie de la communication que E. Service exposa dans son Primitive Social Organization⁵. Selon cet auteur, c'est le caractère symbolique de la communication inter-individuelle qui fonde l'émergence d'une discontinuité entre l'homme et les autres espèces animales.

⁵E. Service, op.cit.

(...) the salient feature of man's symbolic capacity is that with it he socially creates determinants of his own behavior; that is, he invents and communicates cultural rules and values which influence his social life. This is the point at which certain sub-human abilities and propensities are emphasized, submerged, or altered, and discontinuities between sub-human primate and human behavior arise⁶.

Cette théorie repose évidemment sur le postulat que, parmi les animaux, seul l'homme peut communiquer symboliquement. Or, il est reconnu d'une part que certaines espèces animales communiquent et pensent et, d'autre part, que la pensée est symbolique -- ce dernier point est du moins reconnu par Carnap et les autres logiciens positivistes --. Il est donc probable que plusieurs espèces animales communiquent par des symboles. D'ailleurs, si la vie en groupe nécessite certaines conventions territoriales et si celles-ci impliquent une communication symbolique, il faut donc attribuer ce type de communication à ces espèces animales qui ont déjà atteint un stade élémentaire de vie sociale qui, chez les primates, offre une organisation sociale voisine de l'organisation des sociétés humaines. La description suivante de la horde de primates indique qu'une certaine définition de la territorialité est accessible à ces espèces animales:

The primate horde is practically a closed social group. Each horde has a territory, and local groups of most species defend their ground (or trees) against encroachment by others of their kind⁷.

⁶Ibid., p. 35.

⁷Marshall Sahlins, "The Origin of Society", reprinted from Scientific American, September 1960, San Francisco, W.H. Freeman and Company, p. 7.

Et si les sociétés humaines délimitent leur territoire avec des symboles, l'on voit mal comment les primates pourraient en arriver là sans l'utilisation de symboles, car il est de bonne économie d'expliquer des conduites semblables par des conditions semblables. Et de plus, une récente étude sur les moeurs des meutes de loups a observé que les meutes délimitent leurs territoires par des excréments⁸. L'on peut donc inférer que ceux-ci ont une fonction symbolique. Et en cela, les loups ne diffèrent guère de ces primitifs qui attribuent à leurs excréments une valeur symbolique⁹. Finalement, ajoutons que certains chercheurs américains (Yerkes, Wolfe, Cowjes) ont démontré expérimentalement que les chimpanzés sont capables d'action symbolique¹⁰.

Ainsi, les théories de la communication, qu'elles aient posé leur objet au niveau de l'inconscient ou au niveau de la conscience, ne nous enseignent rien sur la spécificité du fait humain.

Tentons donc maintenant de pousser notre investigation théorique jusqu'au niveau du langage humain. Il s'agirait alors de formuler une théorie du langage en évitant de réduire celui-ci à n'être qu'un ensemble de structures de communication. Pour éviter une telle réduction,

⁸Cette étude a été présentée au cours d'un documentaire scientifique à la Société Radio-Canada (télévision), hiver 1971-1972.

⁹Pour plus de détails à ce sujet, voir L. Lévi-Bruhl, La mentalité primitive, Paris, P.U.F., 15ième édition, 1960.

¹⁰Cette recherche expérimentale a été décrite par F.J.J. Buytendijk dans L'homme et l'animal, Coll. Idées, Saint-Amand, Gallimard, 1968.

nous allons concevoir tout système de communication humaine comme un élément (ou partie) fonctionnel du langage.

Et dans le but que cette théorie du langage permette l'observation du fait humain là où il est démarqué par rapport à tout autre fait naturel, nous assignerons au langage humain les deux fonctions suivantes: 1) créer les milieux humains dans lesquels opèrent les systèmes de communication; 2) lier génétiquement la communication à ces milieux en dotant ces derniers d'une dynamique endogène.

Nous pensons que ce modèle théorique ouvre à l'observateur une avenue de recherche intéressante. Il se peut bien que l'homme diffère des autres espèces animales par le fait qu'il a abandonné le milieu physique comme médium de communication au profit d'un médium (le milieu humain) qu'il a créé par le langage et qui participe de sa dynamique. Non seulement l'homme ne s'exprime plus par des cris élémentaires comme le font les singes vociférateurs, mais en plus, il doit pour communiquer faire l'apprentissage d'une langue en s'intégrant à un milieu social donné.

A notre avis, c'est parce que la communication humaine est génétiquement liée au milieu humain que la langue diffère de société en société. Une telle variété ne semble pas se retrouver chez les autres espèces animales et cela, parce que la communication inter-individuelle qu'elles engendrent ne dépasse pas les cadres du médium physique qui est forcément commun aux individus d'une même espèce. Dans une telle optique, le langage aurait diversifié la communication humaine et s'il en était ainsi, nous aurions une nouvelle interprétation du mythe de la

tour de Babel: ce mythe ne serait qu'une allusion inconsciente à l'origine du langage comme source de l'émergence de plusieurs langues.

Si certaines espèces animales se servent d'un seul médium de communication pour se regrouper, l'homme, lui, crée par le langage plusieurs media (ou milieux humains) et plusieurs systèmes de communication. Est-ce à dire que le langage divise les hommes? Ce travail tentera de montrer que bien que les hommes parlent plusieurs langues, ils ne parlent cependant qu'un seul langage. Si notre thèse est juste, le langage aurait permis à l'homme de troquer un unique médium de communication physique et statique contre plusieurs media dynamiques. Un tel dynamisme ferait en sorte que tout système de communication, lié à un milieu social donné, ait une croissance et ait une décroissance relative au profit d'un autre système de communication plus fondamental qui serait lié à un milieu plus vaste. Le terme de cette évolution structurogénétique serait peut-être l'émergence d'un milieu social mondial, milieu qui, tout en étant l'infrastructure d'un système de communication unique, intégrerait la pluralité communicationnelle acquise. Pluralité et unité, telles sont à notre avis les deux facettes temporelles du langage humain. En un premier moment, le langage a posé la diversité et en un second, il aura achevé l'unité.

Concevoir le langage comme un projet inconscient, c'est nous doter d'un grillage conceptuel qui nous permet de voir comment la communication est liée au milieu humain (comme médium) et comment ces deux phénomènes croissent parallèlement en fonction d'une finalité définie par le langage.

Dans la prochaine partie de ce chapitre, nous montrerons, d'un point de vue purement théorique, que c'est par la dialectique, telle que nous l'avons explicitée dans les chapitres précédents, que le langage peut s'acquitter de ses fonctions. Nous montrerons que bien que les différentes sociétés se soient donné des formes de communication originales, il y a cependant un système de communication social qui, lui, parce qu'il est génétiquement lié à une polarisation (ou différenciation) croissante du milieu socio-économique, tend à intégrer les différentes sociétés dans des ensembles économiques de plus en plus vastes. Et ce système de communication est, avons-nous besoin de le préciser, un mode d'échanges qui relie les milieux de consommation et de production.

2. Le langage social

Nous allons donc maintenant continuer l'élaboration de notre théorie du langage en fonction de l'hypothèse que nous avons exposée au chapitre premier, hypothèse qui pourrait se formuler ainsi: la dynamique sociale opère à la verticale -- c'est-à-dire qu'elle est une action historique et dialectique par laquelle certaines familles s'érigent en classes sociales privilégiées par une création d'institutions qui subordonnent les intérêts économiques d'une majorité de familles aux intérêts de quelques-unes --, alors qu'elle reçoit sa structure ou sa forme d'une dialectique horizontale qui pose un rapport socio-culturel d'opposition entre les phénomènes économiques de consommation et de production.

Et nous pensons que les dialectiques verticale (la dynamique sociale) et horizontale (la finalité sociale) sont les lois fondamentales du langage social, tel que nous l'avons vécu jusqu'à nos jours. Par celle-ci, le langage crée un milieu social polarisé ou dialectique: un tel milieu peut être vu comme un système d'opposition dans lequel la femme est associée socio-culturellement aux activités préparatoires à la consommation et au milieu social dans lequel s'exercent ces activités, tandis que l'homme, lui, est associé aux activités de production ainsi qu'au milieu qui lui correspond. Et par celle-là, le langage rend cette opposition dynamique: car, comme nous l'avons déjà vu au chapitre premier, le jeu historique des classes sociales a toujours comme effet d'accentuer cette opposition en créant un marché qui différencie la consommation de la production.

Ainsi, il est possible de concevoir les systèmes d'opposition culturels de façon dynamique; ce que le structuralisme des linguistes et des anthropologues n'a pas réussi en subordonnant la diachronie à la synchronie. Mais, pour ce faire, il s'agira de concevoir la dynamique sociale et sa structure comme deux lois complémentaires du langage social. La dynamique sociale serait l'action historique des classes sociales privilégiées dont l'effet systémique consisterait à réaliser dans les faits socio-économiques l'opposition socio-culturelle définie par la dialectique horizontale. Dans cette optique, l'on pourrait dire que par la dialectique horizontale, le langage se présente comme une théorie achevée que l'action historique traduit graduellement dans les faits.

En concevant les phénomènes de consommation et de production comme les deux éléments constitutants du milieu social, nous réduisons en quelque sorte l'organisation sociale à l'ordre des besoins biologiques et encourageons ainsi le risque d'être accusé de faire oeuvre de fonctionnaliste. Mais cette réduction n'est qu'apparente, car dans notre théorie du langage, les besoins de consommation et de production ne sont que les termes objectifs d'une opération dialectique de l'esprit humain. Ce qui implique que l'esprit humain est un ensemble de structures logiques sans objet ou base spécifique et que, pour s'opérationnaliser, toute structure de l'esprit doit se trouver un objet dans un autre ordre de la réalité. Or, cela est en partie corroboré par l'orientation des méta-mathématiques qui consiste, entre autres choses, à démontrer la non-contradiction des systèmes mathématiques en les formalisant à un niveau méta-théorique¹¹. Il faut donc en conclure que la pensée mathématique est un ensemble de structures subjectives ou sans objet spécifique, puisque leur étude nécessite qu'on les traduise en phénomènes objectifs. Si les mathématiques peuvent être construites par intuition et déduction, c'est qu'elles sont des oeuvres du sujet pensant et si, pour les étudier, l'on doit les traduire en objet, c'est qu'effectivement elles sont des structures sans objet spécifique. En conséquence de cette propriété des structures de l'esprit, celui-ci ne peut participer au fait social qu'en formalisant des faits tirés d'un autre ordre de la réalité, soit celui du biologique. Dans toute organisation sociale, l'esprit élève les faits

¹¹Pour plus de détails à ce sujet, voir Jean Ladrière, Les limitations internes des formalismes, Louvain, Coll. de logique mathématique, 1957, vol. 2.

biologiques au rang d'éléments structurels de base. Pour s'en convaincre, l'on n'a qu'à considérer l'importance structurelle des faits biologiques comme le sexe et l'âge.

Il serait pertinent de se demander pourquoi nous attribuons aux besoins de consommation et de production un rôle privilégié dans la formation du milieu social ou, en d'autres termes, pourquoi nous négligeons les autres besoins d'ordre biologique. D'une part, ils sont complémentaires dans ce sens qu'ils ont le même objet de satisfaction -- car l'homme tend à consommer ce que l'homme produit -- et de ce fait, ils se prêtent bien à une relation dialectique qui opère toujours dans un axe de complémentarité. D'autre part, leur satisfaction exige que l'homme établisse un contact direct avec le milieu physique. Et tant que la survie de l'homme dépendra du milieu physique, il y aura nécessité d'une certaine continuité entre les milieux physique et humain. C'est en tant qu'objets complémentaires d'une formalisation dialectique et en tant qu'intermédiaire entre l'esprit et le milieu physique, que les besoins de consommation et de production ont un rôle privilégié dans la genèse du milieu social. De tous les besoins biologiques de l'homme, ce sont les seuls à pouvoir exercer ces deux rôles conjointement; autant ils forment la base d'une dynamique sociale, autant ils permettent une certaine continuité entre le physique et le social.

En résumé, disons que c'est par les dialectiques verticale et horizontale que le langage crée le milieu social. Mais, dans cette optique, un tel milieu se formerait en rupture progressive, car selon nous, la conjonction de sa dynamique interne et de sa structure tendrait à le

différencier en un milieu de production et en un milieu de consommation. Et c'est ici qu'intervient la notion de communication sociale.

3. La communication sociale: élément fonctionnel du langage social

Pour l'homme concret, la consommation et la production sont complémentaires, mais le langage tend, en différenciant les milieux qui correspondent à ces besoins, à créer une rupture sociale qui ne s'effectue pas sans susciter chez l'homme concret une certaine angoisse, une certaine nécessité d'adaptation. Or, c'est par la communication sociale que l'homme s'adapte à cette rupture. L'homme concret réunifierait ainsi ce que le langage dissocie. Selon nous, le milieu social dialectisé serait donc l'infrastructure d'une communication sociale, conçue comme un échange entre les milieux de la production et de la consommation.

Mais, il est important d'ajouter que cet échange ne se fait jamais à l'intérieur d'une seule société, à moins qu'elle ne soit isolée. Dans les sociétés primitives non-stratifiées, où le milieu socio-économique est peu différencié, l'échange ne s'effectue pas directement entre les milieux de la production et de la consommation, mais plutôt entre des clans exogamiques dont les rapports pourraient être vus comme un système dualiste qui prolonge, sur un plan culturel, la dualité socio-économique de base. Et cela, parce que dans ce type de société, la dialectique horizontale serait plus virtualité que réalité, c'est-à-dire qu'elle

serait la structure inconsciente d'une forme culturelle qui explicite une réalité socio-économique à peine dialectisée. Et plus concrètement, dans ce système d'échanges culturels, un clan cède des femmes à un autre clan en retour de certains biens et inversement, il cède certains biens en retour des femmes acquises¹². Quand un clan exogamique cède une femme à un autre clan, il se situerait ainsi dans le prolongement culturel du milieu de consommation de celui-ci, d'une part parce que la culture, associant généralement la femme aux activités et au milieu de consommation, confère au sexe féminin la fonction de signifier ce milieu, et d'autre part, parce que le clan qui cède une femme maintient des liens étroits avec elle, liens qui se perpétuent au-delà de son intégration dans l'autre clan et plus particulièrement dans ce milieu restreint réservé aux femmes et à leurs activités. Et quand un clan cède des biens, il se situerait dans le prolongement culturel du milieu de production; cela, pour deux raisons: d'une part, ce clan devient le lieu de résidence post-maritale et comme nous l'avons déjà vu (au chapitre I), cette règle de résidence patri-locale implique une espèce de contrat tacite, entre certaines familles nucléaires, en vue d'une collaboration dans les activités de production; d'autre part, les hommes n'étant pas échangés, ce sont les biens qui, se substituant à ceux-ci,

¹²Que cet échange implique deux ou plusieurs groupes exogamiques importe guère, car tout système d'échanges matrimonial est dualiste; l'on ne reçoit d'un autre groupe que si l'on cède à un autre groupe.

D'après Lévi-Strauss (voir Les structures élémentaires ...), le langage matrimonial consiste essentiellement en un échange de femmes. Mais le cas des sociétés polygamiques, où le nombre de femmes acquises par un homme est fonction de sa richesse, suggère la thèse que les femmes sont échangées contre des biens.

signifieraient ce milieu de production que la culture tend à associer à l'homme.

Ainsi, si notre interprétation du langage matrimonial est juste, le milieu socio-économique -- à peine dialectisé -- de ces sociétés constituerait la base d'un échange culturel qui lie les clans exogamiques, en établissant entre eux une alliance fondée sur la réciprocité du don; l'échange réciproque des femmes contre des biens permettrait à chaque clan exogamique de se prolonger dans un autre clan, par l'intermédiaire des femmes cédées en vue de leur intégration dans un nouveau milieu de consommation.

Dans les sociétés industrielles, où le milieu socio-économique est très différencié¹³, la dialectique horizontale est plus réalité que finalité. Il en résulte donc la possibilité d'un échange direct entre les milieux de production et de consommation. Voici comment la communication s'effectuerait dans un tel contexte: la famille, ne produisant plus ce qu'elle consomme, dépend pour sa survie du système monétaire; ce qui force l'homme à entrer dans le marché du travail et à troquer ses services contre une portion infime de la masse monétaire, qu'il convertit ensuite en consommation familiale.

Si la dialectique horizontale, alors qu'elle est peu inscrite dans la réalité socio-économique, réussit à ouvrir les clans exogamiques les uns aux autres et à fonder ainsi un système d'échanges culturel qui

¹³Le milieu de la consommation correspond grosso modo au système familial et le milieu de la production, au système politico-industriel.

les englobe, en quoi consistera donc son action dans les sociétés industrielles, là où le milieu socio-économique est très dialectisé? Dans les sociétés industrielles des dernières décades, la production s'est tellement dissociée de la consommation familiale qu'elle est devenue affaire internationale; c'est-à-dire que le développement industriel de la plupart des sociétés dépend désormais d'un vaste marché international. Et les systèmes monétaires des différentes sociétés sont maintenant interdépendants dans un système économique presque mondial. Ainsi, plus la dialectique horizontale devient réalité, plus le système de communication qui en émerge devient international. Si cela est juste, la finalité du langage serait peut-être d'ouvrir progressivement les sociétés, en vue de leur intégration dans un même système de communication.

L'on peut développer cette conception élargie de la communication sociale sous trois angles différents. Et c'est ce que nous ferons comme conclusion à ce travail¹⁴.

4. Conclusions

a) La communication sociale peut être vue comme un système qui met en rapport des unités échangistes. Son essence serait de permettre la comptabilisation des échanges entre ces unités. Une telle

¹⁴Cette conclusion sera sommaire; d'une part parce qu'il est inconvenable d'apporter des conclusions à un travail théorique qui ne comporte pas de vérification formelle, et d'autre part, parce que l'idée d'intégrer nos hypothèses (la dialectique verticale et la dialectique horizontale) dans une théorie du langage social nous est venue vers la fin de cette rédaction, ce qui nous a obligé à développer notre théorie plutôt comme un projet pour notre thèse de doctorat.

conception nous permettrait de traiter le fait monétaire comme un système de communication qui, par sa plasticité et par son caractère quantificateur, est capable de convertir le travail en consommation et d'établir ainsi un lien structurel entre la famille, comme unité privilégiée de consommation, et le milieu politico-industriel. Il est évident que nous nous proposons ici de faire une sociologie du fait monétaire, sociologie qui consisterait à lier génétiquement celui-ci à une infrastructure sociologique; en d'autres termes, à le considérer comme un système de communication qui se développe au fur et à mesure que le milieu social se dichotomise.

b) Cette thèse débouche également sur une sémiologie sociologique. Nous n'entendons pas par là qu'il faille considérer la monnaie comme un signe complet en soi. Certes, la monnaie a une fonction d'expression, car elle a la valeur ou la signification que les individus veulent bien lui affecter. Mais, il ne s'agit ici que d'une des deux grandes fonctions du signe en général. L'autre grande fonction du signe transcende la psychologie individuelle et consiste à signifier une inévitable distance entre deux réalités -- qui peuvent être soit des individus ou soit des groupes -- et une tentative de combler ce vide ou, du moins, de le "relativiser". A notre avis, cette fonction fonde l'intermédiarité de tout signe. L'on ne saurait donc pas parler de communication sociale, sans qu'il y ait à sa base un signe social apte à assumer cette fonction d'intermédiaire. Et c'est dans cette optique que nous traiterons de la personne humaine comme d'un signe social; la femme serait signe social dans les sociétés primitives et traditionnelles, et

l'homme, dans les sociétés industrielles.

En somme, nous affirmons que le langage social comprend, d'une part, un système de signes (ex. la monnaie) qui, en tant que superstructure communicationnelle, permet l'expression individuelle et, d'autre part, un signe indivisible, soit l'un des deux sexes, qui, reliant le système de communication au milieu social polarisé, signifierait et cette rupture et la communication qui en émerge. C'est par la personne-signe que tout système d'échanges cesse d'être expression individuelle pour devenir un élément fonctionnel du langage social.

Mais, pourquoi la femme est-elle un signe dans un certain type de société et l'homme, dans un autre? Comme nous venons de le voir, une des grandes fonctions du signe est de signifier une rupture et la tentative de la "relativiser". Mais la rupture sociale est asymétrique et la personne-signe devra donc signifier cette asymétrie. Or, dans les sociétés primitives, la production est subordonnée à la consommation familiale, car l'on y produit en fonction des besoins immédiats de la famille. C'est donc la femme qui signifiera cette hégémonie de la consommation, puisque la culture, en l'associant aux activités préparatoires à la consommation, fait d'elle le symbole de la consommation. Quand des groupes primitifs exogamiques s'échangent des femmes contre des biens, cela signifie à notre avis que la communication sociale de ces sociétés parvient à "relativiser" la rupture sociale de base en privilégiant la consommation familiale.

L'homme, quant à lui, devient signe social quand le marché, s'insérant entre la production et la consommation, subordonne celle-ci

à celle-là. Il n'est pas nécessaire d'insister sur ce fait, car il est trop évident que dans les sociétés de marché, le consommateur est défavorisé par rapport au producteur. Et cette inversion de l'asymétrie sociale a amené une révolution du signe social. C'est l'homme maintenant qui, tant que la culture l'associera étroitement au milieu du travail, signifiera que la "relativisation" de la rupture sociale repose sur un système de communication qui favorise désormais les producteurs.

Et, plus concrètement, la fonction de signe social implique que les individus d'un sexe donné soient socialisés de façon à ce qu'ils puissent s'intégrer dans deux milieux différents et assurer ainsi une communication entre ces derniers. Et la femme des sociétés primitives et l'homme des sociétés de marché doivent être socialisés en vue d'une double appartenance; si la femme-signe est la base d'une alliance entre son groupe d'origine et son groupe post-marital, l'homme-signé, lui, doit pour subvenir aux besoins de sa famille, s'intégrer au milieu du travail.

Le fait que de plus en plus de femmes vont sur le marché du travail n'infirme pas cette thèse, car elles y ont encore un statut inférieur à celui de l'homme et leur mobilité verticale est limitée par une vive résistance psycho-culturelle de la part des hommes¹⁵. Selon nous, cette résistance trouve son explication dans le fait que la culture associe le milieu de la production à l'homme, lui conférant ainsi

¹⁵Pour plus de précisions à ce sujet, voir le Rapport de la Commission royale d'enquête sur la situation de la femme au Canada, Ottawa, Information Canada, 1970.

le statut de signe, statut qui comprend un certain nombre de privilèges.

Il serait pertinent de préciser, sans plus attendre, qu'il ne s'agit pas là d'une thèse anti-féministe. Au contraire, nous avons tenté d'expliquer la résistance psycho-culturelle à l'intégration de la femme au marché du travail. Et de plus, nous ajoutons que cette intégration, qui s'effectue progressivement, aura probablement comme effet de déstructurer la base dialectique d'un langage inconscient qui consiste à formaliser la réalité sociale selon des critères biologiques. Peut-être sommes-nous à l'aube d'un nouveau langage qui, lui, serait conscient et dissocié du biologisme de son prédécesseur.

c) Finalement, nous tenterons de traduire notre théorie en un modèle d'analyse de l'évolution sociale. Ce que nous ferons en empruntant l'un des grands postulats de la théorie générale des systèmes¹⁶, à savoir que les sociétés sont des systèmes ouverts. Mais, nous pensons qu'il ne suffit pas de postuler l'ouverture des sociétés humaines; il est essentiel de découvrir la loi ou le principe qui maintient les sociétés ouvertes. A cet effet, il serait peut-être intéressant de considérer la dialectique horizontale comme étant un tel principe.

A la lumière des idées que nous avons exposées dans ce travail, nous pouvons avancer les hypothèses suivantes: 1) plus les sociétés s'industrialisent, plus le milieu social se polarise et plus le système d'échanges (ou de communication) qui en émerge, devient abstrait. Le système de communication sociale aurait ainsi évolué, du simple troc au

¹⁶A l'intention de ceux qui ne connaissent pas ce courant systémiste, voir L. von Bertalanffy, General System Theory, N.Y., George Braziller, 1968.

systeme monetaire abstrait des sociétés industrielles; 2) plus ce systeme d'échange se développe, plus le nombre de sociétés, qui coïncident dans la même réalité économique, augmente. Dans la perspective de cette deuxième hypothèse, le troc aurait permis l'alliance entre clans exogamiques, les systemes de monnaie rudimentaires auraient fait osciller les sociétés entre l'empire et la tribu, et finalement, le systeme monetaire actuel aurait amené l'émergence d'un monde économique divisé en deux blocs.

Si tout cela est vrai, le jour où ces deux blocs économiques s'ouvriront l'un à l'autre n'est peut-être pas loin. Et les conditions favorables à une intégration économique mondiale se seront peut-être réalisées à l'insu de l'homme. Ce sera alors la fin d'un langage dialectique inconscient.

BIBLIOGRAPHIE

- ADAMS, Bert N. & Thomas Weirath, Readings on the Sociology of the Family, Chicago, Markham Publishing Company, 1971
- BACHELARD, Gaston, La dialectique de la durée, Paris, P.U.F., 1963
- BERGSON, Henri, Durée et simultanéité, Bibliothèque de philosophie contemporaine, Paris, P.U.F., 1968
- BERNARD, Claude, Introduction à l'étude de la médecine expérimentale, Bibliothèque du cheval ailé, 1952
- BERTALANFFY, Ludwig von, General System Theory, New York, George Braziller, 1968
- BESNER, Arthur, "Economic Deprivation and Family Patterns", in Readings of the Sociology of the Family, Chicago, Markham, 1971
- BLAU, Peter & Scott W. Richard, Formal Organizations, San Francisco, Chandler Publishing Company, 1962
- BUYTENDIJK, F.J.J., L'homme et l'animal, traduit de l'allemand par Rémi Laureillard, Collection Idées, Saint-Amand, Gallimard, 1968
- CASSIRER, Ernst, An Essay on Man; an Introduction to a Philosophy of Human Culture, New Haven, Yale University Press, 1944
- CHOMSKY, Naam, Language and Mind, New York, Harcourt, Brace and World, 1968
- COHEN, Marcel, Matériaux pour une sociologie du langage, Alençon, Petite collection Maspero, 1971, 2 vol.

- DAVID, Aurel, La cybernétique et l'humain, Collection Idées, Saint-Amand, Gallimard, 1967
- DURKHEIM, Emile, De la division du travail social, 7e éd., Paris, P.U. F., 1960
- , Sociologie et philosophie, Paris, P.U.F., 1963
- ECO, Umberto, La structure absente; introduction à la recherche sémiotique, traduit de l'italien par Uccio Esposito-Tarrigiani, Mesnil-sur-l'Estrée, Mercure de France, 1972
- ELIADE, Mircea, Aspects du mythe, Collection Idées, Paris, Gallimard, 1968
- FARBER, Bernard, Kinship and Class; a Midwestern Study, New York, Basic Books, Inc., 1971
- FOUCAULT, Michel, Les mots et les choses, Bibliothèque des sciences humaines, Mayenne, Gallimard, 1969
- GOODE, William J., World Revolution and Family Patterns, New York, The Free Press, 1970
- GURVITCH, Georges, La sociologie au XXe siècle, ouvrage collectif, publié en collaboration avec Wilbert E. Moore, Paris, P.U.F., 1946
- GUSDORF, Georges, La révolution galiléenne, Paris, Payot, 1969
- HALL, Richard H., Occupations and the Social Structure, N.J. Prentice-Hall, 1969
- HEISENBERG, Werner, La nature dans la physique contemporaine, traduit de l'allemand par V. Marvelis et A.E. Leroy, Saint-Amand, Gallimard, 1968

- HERSKOVITS, Melville J., Cultural Anthropology, New York, Knopf, 1955
- HEUSCH, Luc, "Vers une mytho-logique", in Revue Critique, Paris, 1965
- HOMANS, George C., Social Behavior as Exchange, Indianapolis, The Bobbs-Merrill Reprint Series in The Social Sciences, 1958, S-122
- & David M. Schneider, Marriage, Authority and Final Causes, Glencoe, Free Press, 1955
- HUME, David, Enquête sur l'entendement humain, traduit par A. Leroy, Paris, Ed. Aubier-Montaigne, 1947
- LADRIERE, Jean, Les limitations internes des formalismes, Louvain, Coll. de logique mathématique, 1957, vol. 2
- LEFEBVRE, Henri, Le langage et la société, Collection Idées, Saint-Amand, Gallimard, 1966
- LEVI-BRUHL, La mentalité primitive, Paris, P.U.F., 15e éd., 1960
- LEVI-STRAUSS, Claude, Les structures élémentaires de la parenté, Paris, P.U.F., 1949
- , La pensée sauvage, Paris, Plon, 1962
- , Anthropologie structurale, Paris, Plon, 1969
- LUKACS, György, Histoire et conscience de classe; essais de dialectique marxiste, traduit de l'allemand par Kostas Axelos et Jacqueline Bois, Paris, Editions de Minuit, 1968
- MALINOWSKI, Bronislaw, The Family among the Australian Aborigines, London, University of London Press, 1913

- , Une théorie scientifique de la culture, traduit par Pierre Clinquart, François Maspero, 1968
- MARCH, Arthur, La physique moderne et ses théories, Collection Idées, Saint-Amand, Gallimard, 1965
- MARTINET, André, Langue et fonction, Médiations, Mayenne, Gonthier/Denoël, 1971
- MARX, Karl, Salaire, prix et profit, Paris, Editions Sociales, 1969
- , Oeuvres choisies, choix de Norbert Guterman et Henri Lefebvre, Collection Idées, Paris, Gallimard, 1963
- , Contribution à la critique de l'économie politique, traduit de l'allemand par Maurice Husson et Gilbert Badia, Paris, Ed. Sociales, 1968
- MAUSS, Marcel, Sociologie et anthropologie, Paris, P.U.F., 1950
- MURDOCH, George Peter, Social Structure, New York, The MacMillan Company, 1960
- MURPHY, Robert F. et Leonard Kasdan, The Structure of Parallel Cousin Marriage, Indianapolis, The Bobbs-Merrill Reprint Series in The Social Sciences, 1959, A-168
- MURPHY, Robert F., Tappers and Trappers: Parallel Process in Acculturation, Indianapolis, The Bobbs-Merrill Reprint Series in The Social Sciences, 1956, A-167
- PERROUX, François, Aliénation et société industrielle, Collection Idées, Saint-Amand, Gallimard, 1970
- PIAGET, Jean, Sagesse et illusions de la philosophie, Paris, P.U.F., 1969

- PRESVELOU, Cleo, Sociologie de la consommation familiale, Bruxelles, Les Editions Vie Ouvrière, 1968
- RADCLIFFE-BROWN, A.R., Structure and Function in Primitive Society, Glencoe, Free Press, 1952
- Rapport de la Commission royale d'enquête sur la situation de la femme au Canada, Ottawa, Information Canada, 1970
- RUSSELL, Bertrand, L'analyse de la matière, préface et traduction de Philippe Devaux, Bibliothèque scientifique, Paris, Payot, 1965
- SAHLINS, Marshall D., Poor Man, Rich Man, Big Man, Chief: Political Types in Melanesia and Polynesia, Indianapolis, The Bobbs-Merrill Reprint Series in the Social Sciences, 1963, A-339
- , The Origin of Society, reprinted from Scientific American, September 1960, San Francisco, W.H. Freeman and Company
- & Elman R. Service, Evolution and Culture, University of Michigan, 1960
- SAPIR, Edward, Language, New York, Harcourt, Brace and World, 1921
- SAUMJAN, Sebastian K., La cybernétique et la langue, in "Problèmes du langage, Collection Diogène", Gallimard, France, 1966
- SCHAFF, Adam, Langage et connaissance, traduit du polonais par Claire Brendel, Paris, Editions Anthropos, 1969
- SEBAG, Lucien, Marxisme et structuralisme, Bibliothèque scientifique, Paris, Payot, 1964
- SERVICE, Elman R., Primitive Social Organization, New York, Random House, 1962

TOURAINÉ, Alain, La société post-industrielle, Paris, Ed. Denoël, 1969

WINCH, R.F., The Modern Family, New York, Holt, Rinehart and Winston,
1963

ZEITLIN, Maurice, American Society, Inc., Chicago, Markham, 1970

RESUME

1. L'objectif

Dans cette thèse, nous avons tenté de contribuer à l'approche verticale de la dialectique sociale. A l'analyse des rapports de production, nous avons ajouté l'analyse des rapports entre la production et la consommation. Ces derniers rapports ont été dits horizontaux, dans ce sens que le facteur écologique y joue un rôle de premier plan. Cela ne surprend guère, car l'industrialisation et l'urbanisation sont génétiquement liées. En somme, nous avons soutenu que la dialectique sociale opère tant à l'horizontale qu'à la verticale et que ces deux perspectives sont autant de façons d'analyser la dynamique sociale.

2. Les hypothèses

Dans cette optique, nous avons défini la dialectique horizontale comme une différenciation croissante des systèmes économiques de consommation et de production, et nous avons avancé la thèse suivante: la structure sociale d'une société donnée est fonction d'une relation dialectique entre ses systèmes de consommation et de production. Nous avons entendu par cela que la structure sociale évolue en s'adaptant à des situations socio-économiques définies par les différents états (ou degrés) de cette dialectique horizontale.

A la lumière de cette hypothèse, nous avons formulé une typologie des sociétés que nous avons présentée sous la forme d'hypothèses secondaires.

Premier type de société

Dans le premier type de société, qui correspond empiriquement aux sociétés non-stratifiées, les systèmes économiques de production et de consommation sont peu différenciés et sont englobés par l'organisation familiale qui acquiert, de ce fait, une position privilégiée dans la structure sociale. La structure sociale de ce type de société peut être dite concentrique, dans ce sens que les organisations non-familiales ont, outre leur fonction propre, celle de protéger l'organisation familiale dont relèvent les activités économiques.

Deuxième type de société

Dans ce type de société (type intermédiaire), qui correspond empiriquement aux sociétés stratifiées non-industrialisées, les classes sociales privilégiées créent le marché et tendent ainsi à dissocier la production du champ familial. En conséquence, l'organisation familiale accuse une diminution de sa prépondérance structurelle au profit des autres organisations qui, s'affranchissant de leur fonction de protection, tendent alors à se différencier. La structure sociale de ce type théorique de société est polycentrique, dans ce sens que les organisations non-familiales tendent, par ce processus de différenciation, à occuper une position structurelle autonome.

Troisième type de société

Dans ce type de société, qui correspond empiriquement aux sociétés industrialisées, la différenciation entre les systèmes économiques de production et de consommation est maximale. La structure sociale

de ces sociétés peut être dite bi-polaire, dans ce sens que les activités de consommation et de production s'exercent dans des milieux écologiques complètement différenciés. D'une part, la famille devient le milieu privilégié de la consommation et d'autre part, la société publique, contrôlée par les classes sociales supérieures, devient le milieu de la production.

Cette typologie reposait sur certains postulats que nous pouvons résumer ainsi: la dialectique verticale est une dynamique sociale -- c'est-à-dire qu'elle est l'action historique d'un nombre restreint de familles qui, s'appropriant le surplus économique d'une majorité de familles, s'érigent ainsi en classes sociales privilégiées -- qui reçoit sa structure ou sa forme de la dialectique horizontale, conçue comme une opération inconsciente de l'esprit humain, par laquelle celui-ci établit un rapport d'opposition culturelle entre les phénomènes de consommation et de production. En d'autres termes, l'action historique des classes privilégiées tend toujours à dissocier la production du champ familial, et cela, en insérant un marché entre la production et la consommation familiales.

3. Une théorie du langage social

Par la suite, nous avons traduit cette thèse en une théorie du langage social. Et pour ce faire, nous avons fondé cette théorie sur les postulats suivants:

a) en premier lieu, nous avons envisagé le langage social comme un système dont les fonctions sont d'une part, de créer ou de définir dialectiquement le milieu social, et d'autre part, de lier génétiquement

la communication sociale à ce milieu;

b) en second lieu, nous avons avancé que le langage social définit le milieu humain en posant une relation dialectique entre les besoins de consommation et de production. Ces deux besoins nous ont semblé jouer un rôle essentiel dans la formation du milieu social. Un fait vient supporter cette idée: toute culture associe au sexe féminin l'espace réservé aux activités préparatoires à la consommation, et au sexe masculin, l'espace qui contient les activités de production.

En posant une relation dialectique entre les besoins de consommation et de production, le langage social crée un milieu social en rupture. Il y a rupture véritable, parce que le langage tend à dissocier deux besoins qui sont complémentaires du point de vue de l'homme concret.

Si le langage social contredit l'homme concret, celui-ci n'en est pas pour autant dépourvu de toutes répliques. L'homme concret remédie à cette situation de rupture en créant un système de communication (ou d'échange) rationnel entre les milieux de communication et de production. Et plus la rupture se concrétise, plus le système de communication sociale se rationalise. Dans cette évolution, la simple communication sociale par le troc s'est transformée en un système monétaire, tel que nous le connaissons aujourd'hui.